



Le Folklore Brabançon

Mars 1980
Périodique trimestriel

N° 225

Couverture :

Géants et Marionnettes du Brabant :

Le dessin au trait qui transforme la vie de Dorothée.

le
folklore
brabançon

Sommaire

<i>Contes et Légendes Jodoignois</i> par Arlette MORAUX-DEFRENNE	5
<i>Géants et Marionnettes du Brabant,</i> par Marc BASTAITS	11
<i>Le sculpteur Pierre Van Dievoet,</i> par Alain VAN DIEVOET	65

le
folklore
brabançon

organe du service de recherches
historiques et folkloriques
de la province de brabant
rue du Marché-aux-Herbes, 81 - 1000 Bruxelles
Tél. 513 07 50

Mars 1980 — N° 225

prix : 60 fr.



Contes et Légendes Jodoignois

Les pays qui n'ont plus de légende sont condamnés à mourir de froid.

Patrice de la Tour du Pin.

Je dédie ces « Contes et Légendes » à mes fils, à ma mère et à tous ceux qui ne veulent pas que Jodoigne meure de froid par l'oubli de son folklore.

Arlette Moraux-Defrenne.

QUAND LES CLOCHES DE L'ÉGLISE SAINT-LAMBERT DISPARAISSENT

Il était une fois trois jolies cloches qui venaient d'être bénies et qui portaient les doux prénoms de Lambert, Marie et Anne. On les avait installées confortablement dans le clocher de l'église Saint-Lambert à Jodoigne.

Chaque dimanche, pour appeler les fidèles à suivre la messe, elles carillonnaient gaiement... et les jodoignois éprouvaient bien des difficultés pour résister à cet appel plein d'allégresse; ce qui faisait la joie de Monsieur le Curé puisqu'aucune de ses brebis ne manquait à l'office.

Les trois cloches étaient satisfaites de vivre dans ce petit village; rien ne pouvait venir troubler leur bonheur. Dame, disaient-elles, Jodoigne est si belle, si propre; on y cause un langage un peu curieux mais qui fait vibrer le cœur de chacun, comme le ferait l'air d'un violon enchanteur.

Le numéro de la revue
« De Brabantse Folklore »
contient les articles suivants :

*De Rooms Katholieke en Protestantse Inquisities
in de Zuidnederlandse Provincies.*

*Stucplafonds in Hoog-Reliëf van Jan-Christian
Hansche.*

Taalpioniers te Tienen.

*De Noord-Zuid-verbinding te Brussel, enig in
Europa.*

Angelus en Carillon.



Comme toute médaille a son revers, Lambert, Marie et Anne avaient quelques problèmes : nos trois cloches ne s'entendaient guère avec celles des deux autres églises. La jalousie s'était installée dans le cœur des cloches de l'église Saint-Médard et dans celui des cloches de la Chapelle !

Quand les cloches des trois églises carillonnaient en même temps, les jodoignois se disaient entre-eux : " elles se disputent encore ! " Mais, les paroissiens de Saint-Lambert souriaient.

Ils souriaient parce que, tout de même, les sons provenant de leurs cloches étaient les plus beaux. Quant aux autres paroissiens, ils baissaient la tête un peu piteusement : leurs cloches sonnaient, oui, mais il leur manquait ce " quelque chose " que possédait Lambert, Marie et Anne.

C'est un dimanche du mois de mars que le drame éclata, en plein temps de carême. Le curé de l'église avait beau tirer sur les cordes qui font sonner les cloches, aucun son ne sortait du clocher.

Cela fait bien dix fois que je tire sur les cordes et les cloches ne sonnent pas, murmura le curé. Et il décida de grimper dans le clocher afin de savoir ce qui ne fonctionnait pas.

Pauvre curé ! Il resta interdit, immobile de stupéfaction : plus de Lambert, plus de Marie, plus de Anne. L'église Saint-Lambert avait perdu ses cloches !

Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible, pensa Monsieur le Curé. Mes cloches; mes belles cloches, répétait-il, au bord des larmes. Il redescendit dans l'église, en ouvrit la porte et se mit à crier : " Au voleur ! Au voleur ! Au voleur ! "

Et bien Monsieur le Curé, dit un homme qui venait pour assister à la messe, qu'avez-vous à crier ainsi ? Vous aurait-on vraiment volé quelque chose ?

Je pense bien dit le curé : on nous a volé nos cloches !

Le brave homme, un peu ébranlé par une pareille nouvelle, avala péniblement sa salive et demanda : " Mais qui donc a osé voler nos cloches ? "

Je l'ignore répondit le curé. Ce dont je suis certain est qu'une église sans cloche est une église sans vie. Et il leva les bras au ciel comme pour implorer le Bon Dieu de lui rendre son bien.

Toute cette histoire plongea les jodoignois de la noble paroisse dans la plus profonde tristesse.

Evidemment, le commissaire du village ouvrit une enquête.

On fouilla les maisons, des caves aux greniers; on fouilla les jardins, les champs... sans résultat aucun. Lambert, Marie et Anne étaient vraiment parties. Les avait-on volé ? Les avait-on caché ? Mais pourquoi ?

Le brave curé priait, priait, mais les cloches restaient introuvables. Les jodoignois quand ils se rencontraient, se regardaient avec un air de suspicion. Chacun se demandait si le voleur de cloches n'était pas son voisin !

L'atmosphère qui régnait dans le quartier de Saint-Lambert était à la désolation, à la douleur. Personne n'avait envie de rire et les enfants ne jouaient plus. Pensez donc, certains d'entre eux allaient faire leur première communion le jour de Pâques. Avez-vous déjà vu des communions qui ne sont pas annoncées par les cloches des églises ? Pauvres petits enfants, comme ils étaient mélancoliques.

Quant aux gens de Saint-Médard ainsi que ceux du quartier de la Chapelle, ils se posaient bien des questions au sujet des cloches disparues. Voler des cloches, disaient-ils, est un crime. Et ils devinrent très tristes, eux aussi.

A Jodoigne, on ne riait plus, on ne chantait plus, on ne dansait plus. Cela vous serrait le cœur de croiser le regard d'un jodoignois : les yeux de ces gens là recelaient une infinie tristesse.

Et enfin ce fut le jour de Pâques.

Dans une maison située à l'entrée du village, il y avait un petit garçon qui ne dormait pas. Un bruit, qui lui avait semblé étrange, l'avait soudain réveillé.

Il sauta de son lit, ouvrit la fenêtre et, dans le calme de la campagne jodoignoise, il entendit tinter... trois cloches.

Oh, elles étaient encore fort loin du village mais il était certain de ne pas faire d'erreur. Son cœur, qui battait à se rompre, ne pouvait se tromper : c'était Lambert, Marie et Anne qui rentraient au pays.

Vite, vite se dit-il, je dois prévenir Monsieur le Curé. Il ne prit pas la peine de revêtir un vêtement : l'affaire était trop importante pour perdre son temps. Alors, en chemise et bonnet de nuit, il dévala l'escalier, sortit de la maison et courut dire la bonne nouvelle au curé de Saint-Lambert.

Celui-ci était déjà en prière à genoux devant l'autel. Seigneur, murmurait-il, dites-moi où sont les cloches ? Comment annoncer le jour de Pâques et les communions si je n'ai point de cloches ?

Le petit garçon entra en trombe dans l'église en criant " Monsieur le Curé ? Monsieur le Curé ? Les cloches ! Les cloches ! Je les ai entendues. Les cloches sont retrouvées ! "

Que me racontes-tu là gronda le curé, incrédule. Je n'entends rien, moi. Et notre brave curé se précipita dans la rue. Il tendit l'oreille. Il devint tout pâle, le curé de Saint-Lambert... puis subitement il devint tout rouge. Ah, les coquines dit-il, d'où peuvent-elles bien revenir ? Il regarda tout à tour l'enfant, le ciel, la terre, l'église, les maisons comme pour les prendre tous à témoins de la stupéfaction qui marquait son visage ! Lambert, Marie et Anne étaient bien là et carillonnaient de toutes leurs forces.

Dans le clocher de la Chapelle et dans celui de Saint-Médard, les cloches eurent une conversation : " Malgré nos querelles, dirent-elles, nous les aimions bien et nous commençons sérieusement à nous ennuyer d'elles; c'est bien qu'elles soient revenues. "

Lorsque Lambert, Marie et Anne furent au-dessus du village, en plein ciel, elles sonnèrent de plus belle et chaque fois que l'on entendait " ding-dong " de petits œufs en chocolat tombaient. Et il en tomba des milliers. De toutes les formes, de toutes les couleurs.

Les enfants ramassaient, à pleines mains, tous les petits œufs en riant de tout leur cœur. C'était une bousculade sans nom; même les oiseaux entre deux " cui-cui ", venaient picorer les œufs en chocolat !

Sur la place Saint-Lambert, les grandes personnes se sont rassemblées. Elles entourèrent Monsieur le Curé. Mais voici que Lambert, Marie et Anne s'approchent. Elles descendent doucement du ciel et atterrissent aux pieds des jodoignois stupéfaits.

Monsieur le Curé croisa les bras, fronça les sourcils et, s'adressant à ses cloches leur dit : " Ainsi, vous vous êtes permises de quitter votre clocher ? "

Oui, répondit Lambert. Nous avons repris une vieille coutume qui veut que les cloches aillent à Rome chercher des œufs en chocolat pour les rapporter aux petits enfants de leur village, le jour de Pâques.

C'est vrai, ajouta Marie. En faisant cela nous avons voulu remercier les jodoignois de nous aimer.

Et les trois cloches firent une révérence, se soulevèrent et s'envolèrent joyeusement pour reprendre place dans le clocher de l'église.

Une heure plus tard, un sourire illuminant son bon visage, Monsieur le Curé tira sur les cordes qui font sonner les cloches. En ce jour de Pâques et de Communions, tous les jodoignois étaient vraiment certains qu'aucune cloche au monde ne sonnait aussi fort que celles de la petite église Saint-Lambert.

Il y eut encore un autre évènement. Trop heureuses de s'être retrouvées, les cloches des trois églises ne se disputèrent plus jamais.

Depuis lors, chaque année, en plein temps de carême, comme des petits lutins, toutes les cloches du village, devenues inséparables, s'en allèrent à Rome, pour revenir le jour de Pâques. Alors, en plein ciel et à chaque " ding-dong " tombent, dans tout Jodoigne, de petits œufs en chocolat. Des milliers de petits œufs. De toutes les formes et de toutes les couleurs.

Arlette Moraux-Defrenne.
Janvier 1980.

GEANTS ET MARIONNETTES DU BRABANT

par MARC BASTAITS

(Deuxième partie)

LA RUE HAUTE

La rue Haute, important centre commercial au cœur des Marolles. La Marolle et la rue Haute, là où bat le cœur du plus vieux Bruxelles, là où la vie surgit, pareille à elle-même, des ruelles et des impasses, où les *ketjes* dévalent à toute vitesse les pentes raides du Galgenberg. La rue Haute, bâtie sur une ancienne voie romaine. La rue Haute et la Léproserie St Pierre, dont est issue l'hôpital du même nom. La rue Haute et le couvent des Apostolines ou Marolles, et le couvent des Minimes. La rue Haute et la maison de Bruegel l'Ancien, la rue Haute et la maison Jacquemotte. Bref, la rue Haute et la Marolle.

Autrefois, bien avant 1914, lors de la " Scholle Kermesse ", on dégustait gratis dans les estaminets.

Mais venons-en aux géants, notre sujet d'élection. Le folklore local, qui puisait véritablement aux sources populaires, était auparavant représenté par un trio de gais lurons aux noms très typiques, très marolliens : Pitje-Scramouille, le charbonnier (il représentait une importante corporation du quartier, aujourd'hui défunte), Zotte Louitje, le fou du village, et le Baron,



Zot Loulje, le Baron et Pitje Seramoni en 1948.



La carcasse de Dorothyjke. De g. à dr. : Pedrol, Fernande et J.P. De Risseau qui tient en main la marionette qui a servi de modèle.

le " dandy " de la rue Haute. On aura remarqué que ces sobriquets sont, comme il se doit et selon l'antique et invariable coutume, issus de la satire populaire. Zot Louitje est le doux simplet qui fait rire tout le monde, et en particulier les enfants, en chantant à tout venant des airs de son cru. Ses décorations, des fonds de hoïtes à conserve, révèlent la dimension du personnage, perpétuellement exposé aux moqueries et aux qui-proquos. Pitje Scramouille a perdu rapidement son rôle historique pour revêtir celui du héros des fables de Roger Kervyn. Quant au Baron, il campe le parvenu ou celui qui se considère ou se fait passer comme tel.

Mais bientôt, victimes des ans et de l'usure, les trois géants disparaissent pour de bon.

DORTHIJKE

Il faut attendre mai 1977 pour qu'à l'initiative de Geneviève François et de Jean-Pierre De Risseau, l'on décide de renouer avec les traditions en créant un géant représentatif du folklore local. Or 1977 est l'année du lancement de l'opération " Fleurir Bruxelles " et Ste Dorothee, patronne des fleuristes, est toujours honorée à l'église de la Chapelle. D'autre part, bien des habitants du quartier ont connu Tortijke, la sage femme, qui vivait encore en 1968, qui non seulement aida à mettre au monde un nombre considérable de ses concitoyens mais jouissait dans le quartier d'une popularité exceptionnelle. De la fusion de ces éléments folkloriques, on créa " Dorotyke ", le nouveau géant de la rue Haute.

Mais revenons-en un instant à ces deux personnages suffisamment fameux pour susciter un mythe et tout d'abord à Sainte Dorothee. Pour avoir refusé de rendre un culte aux dieux payens en accomplissant le rituel romain du mariage, Dorothee fut envoyée à la torture par Fabricius, alors gouverneur de Césarée en Cappadoce (Asie Mineure). Sur le chemin du supplice, elle rencontra un jeune avocat du nom de Théophile qui lui demanda par dérision des fleurs et des fruits du jardin de son Epoux. Elle les lui promit et aussitôt, un enfant muni

d'une corbeille vint présenter au jeune-homme trois pommes et trois roses. Ebranlé par ce fait miraculeux, Théophile se convertit; il mourut lui aussi martyr.

On sait d'autre part que, dès 1658, la Confrérie des Fleuristes et Jardiniers " Sainte Dorothee " offrit à l'église de la Chapelle une statue à l'effigie de leur sainte patronne, statue qui y figure encore aujourd'hui. Cette confrérie, prit en 1822 un nouvel essor sous la dénomination de Société de Flore. En 1835, elle devenait la Société royale linnéenne et de Flore (le terme " linnéenne " renvoie aux travaux célèbres du botaniste suédois Linné, qui proposa une classification des plantes en vingt-quatre familles, encore usitée aujourd'hui). Cette dernière société existe encore; elle perpétue ainsi, sans interruption depuis 322 ans, l'amour des bruxellois pour les fleurs. Quant au culte de Ste Dorothee, il subsiste mais de manière mitigée.

Tortijke possède elle aussi sa légende dorée. Elle habitait au numéro soixante-cinq de l'impasse des Escargots, dans un petit deux-pièces. Accoucheuse, elle travailla de longues années durant avec le docteur Van Camp, généraliste du quartier, tout dévoué à ses concitoyens. Ce quartier était loin d'être riche; les liens d'amitié et de reconnaissance envers l'accoucheuse n'en étaient que plus réels. Car non seulement, Tortijke s'abstenait, avec une élégance toute populaire, de réclamer à ses patientes ses honoraires lorsqu'elles étaient en peine de s'en acquitter, mais sa profession lui permettait, vu la connaissance profonde qu'elle avait des familles, de leur donner l'un ou l'autre conseil que n'aurait pas désapprouvé un bon psychologue. Bref, elle était connue et aimée.

En 1952, Tortijke et son mari fêtèrent leurs noces d'or. Ce fut l'occasion pour toute la famille, des enfants aux petits-enfants, de rendre hommage à une mère exemplaire, et, pour les gens de l'impasse et environs, de lui manifester leur attachement. On dit aussi qu'à cette occasion, le famille Vossen, qui faisait couramment appel à Tortijke, ne l'oublia pas et se montra généreuse en gueuze " Mort Subite " (ils en sont les fabricants) et en kriek.



Pedrol façonne la tête de Dorotijke.

Elle mourut en 1968, à l'âge de 94 ans. Avec elle disparaissait l'impasse des Escargots, bientôt la proie des démolisseurs.

Voici donc campé notre personnage principal, Tortijke. Encore nous manque-t-il quelques acteurs. Sur un décor typiquement bruegelien, voici qu'apparaissent Geneviève François, de la Commission française de la Culture de l'agglomération bruxelloise, et Jean-Pierre De Risseau, de l'Entente des commerçants de la rue Haute. Ensemble, il conçoivent Dorothée, incarnation vivante du Quartier. Le mannequin sera d'osier. Il "achève sa gestation" au sein d'un couple sympathique de la rue Notre Seigneur, au numéro vingt-et-un pour être précis, chez Pedrol et Fernanda, émigrés espagnols. Lui est de Tarragone, elle de Barcelone; tous deux sont donc nés en Catalogne. Ils ont 38 et 35 ans et ont deux enfants. Leur voix est d'or — n'ont-ils pas enregistré quelques disques? — et leurs doigts d'argent. Les marionnettes, l'ébénisterie, le garnissage n'ont pour eux plus aucun secret. Pedrol donc se charge de la tête de sa gigantesque enfant, une tête moulée en pâte de papier, garnie

de chanvre blond, pourvue des traits d'une jeune première. Fernanda s'occupe de vêtir la *maja*: corsage d'un blanc immaculé, jupe bleue fleurie, tablier de satin noir: le tout aura demandé quelque trente mètres de tissu. Dans les mains menues de Dorotijke, une corbeille de fleurs. Le nouveau-né mesure quatre mètres et pèse 40 kilos. C'est le poids d'une ballerine. Effectivement, la belle dame virevolte et danse à l'occasion, ce qui vaut invariablement à son cavalier anonyme les vibrantes acclamations de la foule.

Mais n'anticipons pas. Dorothée est née, elle doit à présent être présentée au bon peuple et être reconnue par lui. La reconnaissance et le haptème de Dorotijke seront le point culminant de la dixième grande fête bruegelienne organisée conjointement par le "Quartier Bruegel" et l'"Entente des commerçants" de la rue Haute, dont les présidents respectifs, MM. Georges Michiels et Jean-Pierre De Risseau garantissent l'exceptionnel éclat.

Le vendredi deux septembre 1977, à vingt heures, la fête s'ouvre par une animation populaire, place de la Chapelle, avec les marionnettes et les chants de Pedrol et Fernanda ci-nommés. A vingt-et-une heures, bal des fleurs, place Notre-Dame de Grâce, avec Burt Blanca.

Le samedi trois est consacré au marché de la peinture, présidé par M. Willy Beke... du moins jusqu'à 17 h. 30, heure solennelle où la cloche sonne pour le baptême de Dorothée. L'évènement aura lieu sur la même place Notre-Dame de Grâce, en présence du parrain, Monsieur Pierre Van Halteren, bourgmestre de Bruxelles, et de la marraine, Madame Dominique du Roy de Blicquy, échevin de la capitale.

Le dimanche quatre, tandis que se poursuit le marché de la peinture, Dorothée est attendue rue de l'Épée vers dix heures trente. Toutes les Dorothée des environs sont invitées à former sa garde d'honneur et à ouvrir avec elle le cortège folklorique qui gagnera le Sablon pour revenir ensuite à la rue Haute.

Les festivités se poursuivront jusqu'au dimanche onze septembre. Leur succès est dès l'abord assuré. Quant à Dorotijke, elle est d'emblée et définitivement acceptée.

GEORGES

Un peu plus tard se produisit un événement qui allait marquer profondément le quartier. Depuis quelque temps, on avait remarqué que Dorotijke perdait ses belles couleurs, qu'elle s'ennuyait et même se languissait. Ses parents alertés et tous ses concitoyens ne se firent pas faute d'inventer maint divertissement pour la déridier. Rien n'y fit. On pensa alors à consulter des spécialistes et on ne lésina point sur la dépense. Leur diagnostic fut clair et net : il était temps pour Dorotijke de quitter le giron familial. Comme la belle n'avait pas encore eu l'occasion de faire la connaissance d'un ou l'autre parti intéressant, invitation fut faite aux éventuels prétendants de se présenter devant elle à l'occasion des grandes fêtes bruegeliennes de 1978. On mit donc le paquet. On fit venir de partout majorettes (à celles des Marolles vinrent s'adjoindre les Ladies de Schaerbeek), manieurs de drapeaux (le groupe de Nele), musiciens et fanfares (l'accordéoniste Willy Staquet, la fanfare Wielemans, l'harmonie de Vossem, divers groupes militaires, les Carottes, Bric Francis et son orchestre 1900...). Bien des géants répondirent à l'invitation. Noblesse oblige, l'Argayon de Nivelles, créé en 1367, fut pressenti. Mais il n'était pas libre. Il se fit représenter par sa fidèle épouse l'Argayonne, qui lui avait été donnée en 1645, sous l'Ancien Régime donc. Rhode-St-Genèse accepta à son tour l'invitation. Qui l'eut d'ailleurs refusée ? La future mariée n'était-elle pas belle et jeune à souhait ? Les édiles communaux dépêchèrent Tist et Triene, lui fabricant de balai, elle pâtissière de son métier et spécialiste de ces tartelettes aux fruits, fruits que l'on cueillait encore, il y a un demi siècle, dans la forêt de Soignes. Obbrussel alias Saint-Gilles ne voulut pas manquer la fête et envoya Pitje, Lowiske et leurs fils Chareltje, "kunkappers" (coupeurs de choux) de profession. Conçus par W. Lauwers et B. Duqué en tant que mascottes du groupe de danse Houvari qui s'était produit au festival de Szeged en Hongrie. Achille et Pélagie, des géants d'une surprenante légèreté (30 k. chacun), répondirent eux aussi à l'appel... Les festivités, qui eurent lieu les 1er, 2 et 3 septembre 1978, furent



Le dessin au trait qui transforma la vie de Dorothée.

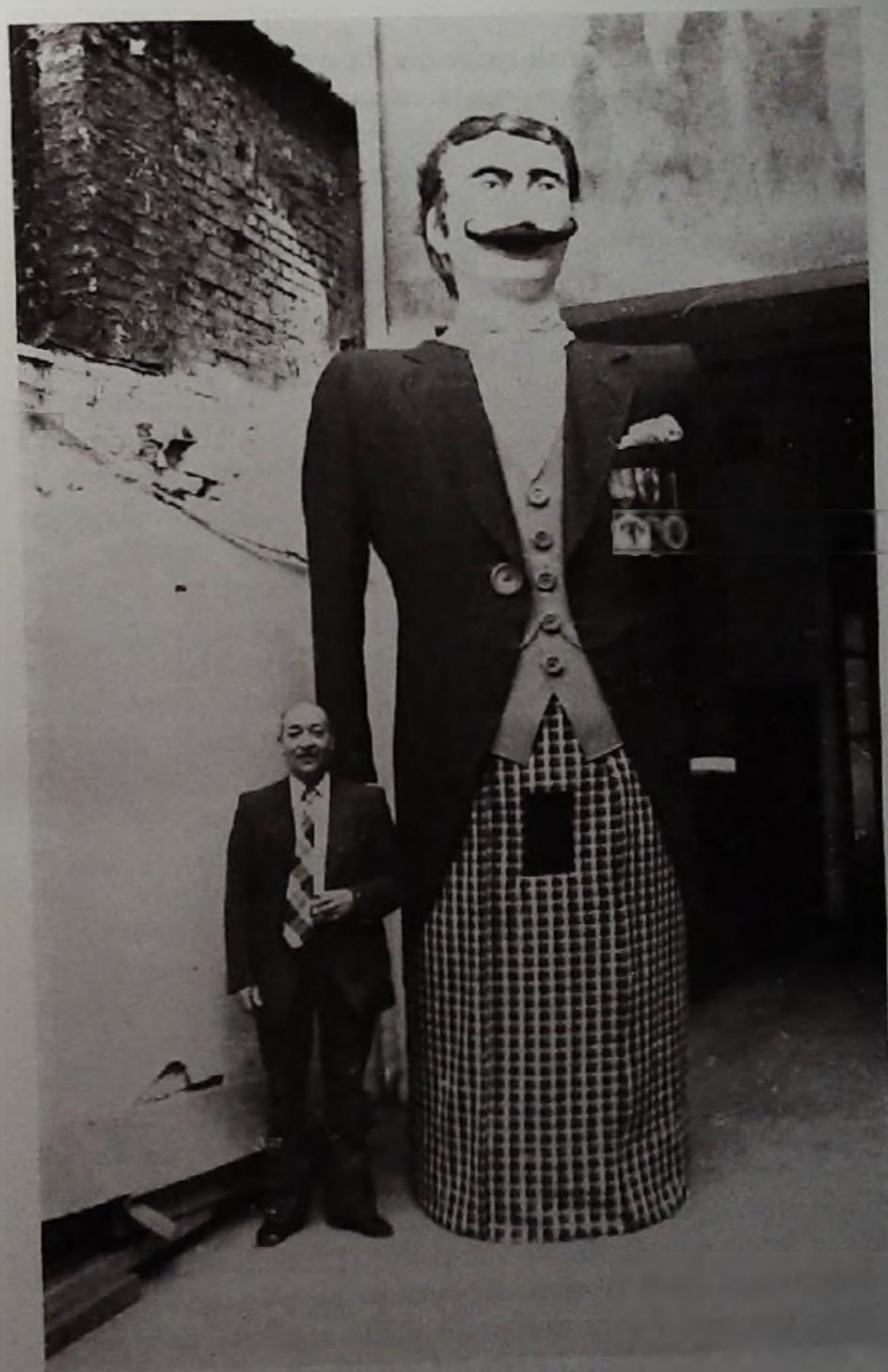
d'une exceptionnelle ampleur. Le sommet en fut manifestement constitué par le " gigantesque " cortège qui défila le samedi vers 16 h. On y pouvait compter en tout une quinzaine de grands de ce monde. L'Argayonne de Nivelles s'était transformée en " marieuse " et courait de l'un à l'autre afin de susciter des prétendants. De son côté, Dorotijke avait mis tous ses charmes en valeur. N'était-elle pas allée jusqu'à changer la couleur de ses yeux (qui avaient viré au noir)? Ce détail n'avait certes pas échappé à Jef Bourgeois, 82 ans, peintre notamment du théâtre de Toone, ni non plus, paraît-il, au pianiste Jean-Caude Vanden Eynden, qui se reposait chez ses parents entre deux concerts.

Lorsque le quartier vit Dorotijke prendre part de tout cœur au cortège et danser et tourner et virevolter, il crut l'affaire résolue et sa protégée guérie. Le succès de la belle géante avait été on ne peut plus complet. Pas un géant qui ne lui ait rendu hommage, pas un, du plus petit au plus grand, qui ne soit venu non pas une mais plusieurs fois lui tenir compagnie et danser avec elle une farandole : de Pitje le " coupeur de choux " d'Obbrussel au fabricant de balais Tist de Rhode-St-Genèse, en passant par Achille le harbançon, sans oublier... — mais oui, même les adolescents s'y étaient mis — Charletje, le fils de Pitje.

Pourtant, une fois la fête terminée, il fallut bien se rendre à l'évidence. Si le mal dont souffrait Dorotijke avait été décelé, si l'on n'avait pas reculé devant les moyens de guérison, il restait... qu'aucun de ces partenaires d'un jour n'avait su toucher le cœur de la belle et l'emporter sur ses rivaux.

On ne se découragea pas pour autant et bientôt, on élaborait une nouvelle stratégie. Puisqu'aucun de ces jouvenceaux ne correspondait aux exigences de la difficile Dorotijke, on allait lui fabriquer un mari... sur mesure. Et puisque Tortijke de la rue Haute, — accoucheuse de son métier, faut-il le rappeler — était l'épouse d'un sympathique garçon d'une prestance certaine, on résolut de le prendre comme modèle.

On vit alors un défilé de peintres et d'aquarellistes proposer à la non encore élue le portrait-robot de son élu. Ce fut,



Georges et l'un de ses tailleurs, Monsieur Claus.

raconte-t-on, un vendredi treize que Dorotijke, fatiguée de poser les yeux sur des visages qui lui restaient fermés, alors qu'une fois de plus, elle allait se laisser aller au découragement, découvrit parmi les diverses esquisses un dessin au trait tout simple devant lequel elle pâlit puis rougit. Une heure après, tout le quartier était en émoi et la bonne nouvelle se propageait comme un éclair. Dans quelques mois, on allait marier Dorotijke. On savait déjà que le futur portait de magnifiques moustaches retroussées, représentatives de toute une époque. On apprit par une indiscretion qu'il arborerait le haut de forme et la jaquette, rehaussée des quelques décorations d'usage, et une magnifique canne à pommeau d'argent. C'est, l'on s'en doute, à prix d'or que le Folklore brabançon, qui ne recule devant aucun sacrifice, est parvenu à se procurer ce dessin au trait de l'élue et de l'élue, dont elle réserve aujourd'hui l'exclusivité à ses lecteurs.

On notera en passant qu'il existe une autre version de la rencontre de Dorotijke et de Georges. Selon l'hebdomadaire " Actuel ", la première vivait dans la rue Haute, comme il se doit, et le second dans la rue Blaes. Ils auraient fait connaissance dans le salon d'attente d'un tailleur des environs, le seul, paraît-il, qui avait accepté de vêtir à bon compte leurs trop encombrantes personnes. D'après la même source, ce fut le coup de foudre. Les rendez-vous qui s'ensuivirent, pour discrets qu'ils furent, eurent du mal à passer inaperçus (et pour cause); ils ébranlèrent " jusqu'au palais de Justice tout proche ".

Pour en revenir à Georges, sa réalisation fut aussi soignée que celle de sa compagne. La confection de la carcasse fut confiée à deux étudiants en " industrial design ", Patrick Glauden (de l'école St Luc à Liège) et Christian Bogaert (de l'école de la Cambre). Ils utilisèrent comme structure des fibres végétales du type bambou, importées d'Asie. Ce matériau, très souple et très léger devait permettre un résultat heureux tant au point de vue forme qu'au point de vue poids. (D'une hauteur de trois mètres vingt, hors la tête, la carcasse ne pèse que vingt-six kilos). Les bras furent constitués d'une armature de tiges de fer soudées et articulées. La tête fut moulée en polyester expansé de forte densité et garnie d'une chevelure en véritable crin



Le Suisse de la Chapelle, Henri De Waele.

de cheval (issus de la queue du noble animal) qu'on colla et qu'on frisa. De grosses moustaches et d'épais sourcils devaient lui conférer un air à la fois doux et plein d'autorité. Nous avons déjà parlé de sa jaquette et de sa canne au pommeau d'argent. La première, de couleur gris anthracite fut, tout comme le gilet gris clair et les pantalons à carreaux, réalisés par MM. Van Harck, Willem et Claes, tailleurs aux établissements Michiels de la rue Haute, et l'on nous assure que ce fut de la " mesure " de grande tradition. Haut de forme, canne et gants blancs sont les accessoires indispensables d'une noble élégance. Les décorations furent constituées de l'ordre du *Pitchesbak*, du *Ketje* et du *M*, griffe du tailleur.

La réussite de Georgs était telle qu'on décida de refaire une beauté à Dorotijke afin de l'assortir à son futur époux, de prévenir toute jalousie, si néfaste pour des jeunes mariés, et d'adapter la mise de Dorotijke à son rôle de jeune épouse. Nos artistes en design industriel furent chargés de ce travail. Comme pour Georges, la tête fut moulée en polyester et les cheveux prélevés sur la gent chevaline. De grands cils, du type " actrice de cinéma ", des joues bien roses, un sourire " à fendre les cœurs ", devaient refléter son bonheur en ce grand jour. Sa toilette de mariée fut confectionnée par sa couturière attitrée, Mathilde de la rue Haute, marollienne authentique. Sa toilette nécessita quelque trente mètres de tissu, vingt mètres de tulle, vingt-trois mètres de ruban bleu. On composa son bouquet de mariée d'une cinquantaine de fleurs bleues et blanches.

Restait à organiser les festivités. On les voulut grandioses et dignes du vieux Bruxelles qui fêtait en cette année 1979 son millénaire. Le Quartier Brueghel, l'Entente des commerçants de la rue Haute, la province de Brabant, la Ville de Bruxelles et les commissions française et néerlandaise de la Culture de l'Agglomération unirent moyens techniques et financiers. Les Services de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant avaient entamé, à l'initiative de Monsieur M.A. Duwaerts, leur directeur, le recensement des géants du Brabant. Ces mêmes services contactèrent les diverses sociétés et communes détentrices de géants afin de les inviter au mariage.

Cinquante répondirent à l'appel. Le budget fut établi, les crédits accordés...

Qu'on nous permette de nous arrêter un instant ici à ces préparatifs pour en faire apprécier toute l'importance et faire remarquer les qualités de patience, de courage et de persévérance qu'elles exigent de gens qui restèrent et resteront inconnus du public. Pour n'en retenir que quelques aspects, que l'on veuille penser à la difficulté toute matérielle qu'il y a à faire évoluer dans Bruxelles des géants de quatre mètres et plus. Il faut, si l'on veut éviter un désastre, parcourir tout l'itinéraire plutôt deux fois qu'une, muni d'une perche légèrement plus haute que le plus haut de ces gigantesques personnages, afin de s'assurer que tout le cortège ne va pas être définitivement bloqué par un pont, un tunnel ou plus simplement par une ligne électrique de tramway. Il faut penser aux susceptibilités linguistiques exacerbées et prévoir des bilingues à tous les postes de relations publiques, prévoir encore le parking de dizaines de véhicules, la nuitée des sociétés... et des géants, leur protection pendant la nuit..



Antoine Dentol en costume d'ambassadeur du Quartier Brueghel, au micro de la Grand'Place.

LES 7 ET 8 SEPTEMBRE

Ce vendredi sept septembre à 20 h., nous retrouvons l'ami Georges, un tantinet nerveux. Il est en train de mettre la dernière main à sa tenue. Décoration à la boutonnière, canne à la main, il ajuste sa mousrache et contemple son importante personne dans le miroir fait expressément pour lui : un miroir de quatre mètres ! Rassuré, il quitte bientôt la rue Blaes et se dirige d'une démarche nerveuse vers la place de la Chapelle. C'est que ce soir il enterre sa vie de garçon, sacrifiant par là à un rite ancestral, au cours d'un grand bal populaire. Pour l'occasion, il a fait appel à la R.T.B. ainsi qu'à Jean Lou et son hastringue, animateurs d'une kermesse endiablée au moules... Cette kermesse, il la quittera, non sans avoir bu force pintes, à une heure décente : il n'est pas bon qu'on jase d'un futur marié. Déjà minuit sonne : c'est un grand jour qui commence.

Le quartier de la rue Haute s'éveillera tôt. La plupart de ses habitants attendent, fébriles, ce mariage depuis plusieurs jours. On a parlé de la mariée dans tous les foyers, on a décrit sa toilette... que bien peu, une brochette d'initiés, ont pu contempler et décrire en connaissance de cause. On éveille les enfants et on les prépare d'abord. Ils trépignent d'impatience, déjeunent à peine, énervés par les préparatifs de dernière minute. Lorsque toute la famille est prête, on se hâte vers les meilleures places, les " premières loges ". Tout un chacun connaît par cœur l'affiche réalisée par Jef Bourgeois, le peintre des Marolles. On sait qu'à 10 h. aura lieu le grand départ de Georges et Dorotijke en direction de l'Hôtel de ville, qu'à 11 h. on les mariera sur la Grand'Place et que vers midi, le cortège nuptial regagnera la rue Haute.

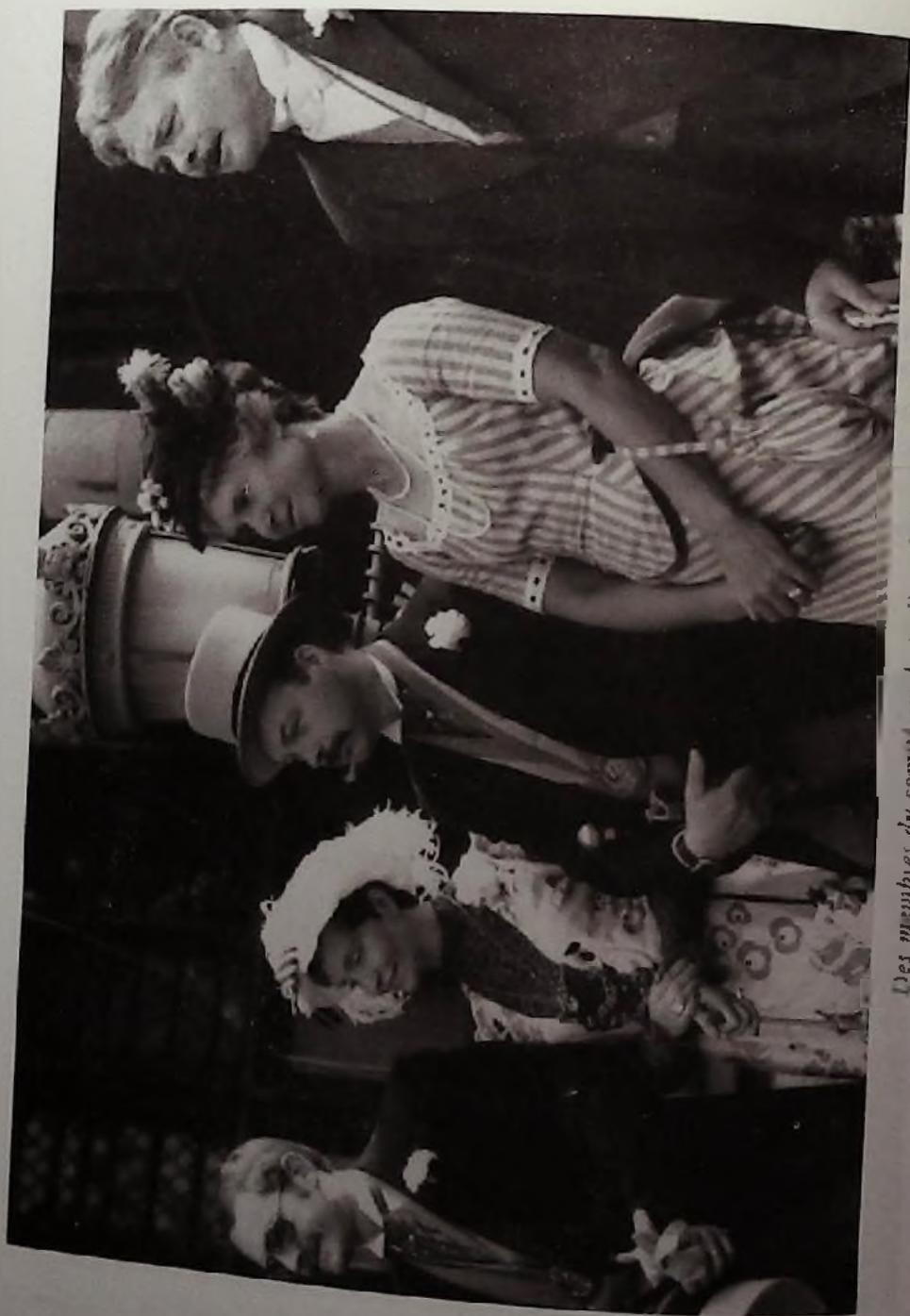
De leur côté, Georges et Dorotijke se sont à leur tour réveillés, ou plutôt, en ce qui concerne Georges, on l'a réveillé, car il se ressent de sa soirée. Un bon café, de... quelques litres, a rapidement raison de son engourdissement et c'est le cœur battant qu'il se prépare et rejoint la rue Haute et la maison de sa promise dont le cœur bat plus vite encore...

LE MARIAGE ET... WOLTJE

Pendant que s'affairent et se préparent les futurs mariés et le bon peuple, le boulevard de l'Empereur est le lieu d'une agitation peu coutumière. De tous les coins du Brabant, voitures, autobus et camions y convergent. Des bus descendent des gens en habit bariolé. L'un tient sous le bras une trompette, l'autre un tambour... Des camions, conducteurs et convoyeurs sautent prestement; tout aussitôt ils se mettent à l'ouvrage. En un quart d'heure, ils ont dégagé leur volumineux chargement qui, bientôt érigé, se transforme en géant. Les porteurs prennent immédiatement le relai et, groupe folklorique en tête, on gagne le lieu de rassemblement prévu, le parking du gouvernement provincial, à la place Vieille-Halle-aux-Blés. Chacun y a sa place, bien déterminée. Et l'on attend.



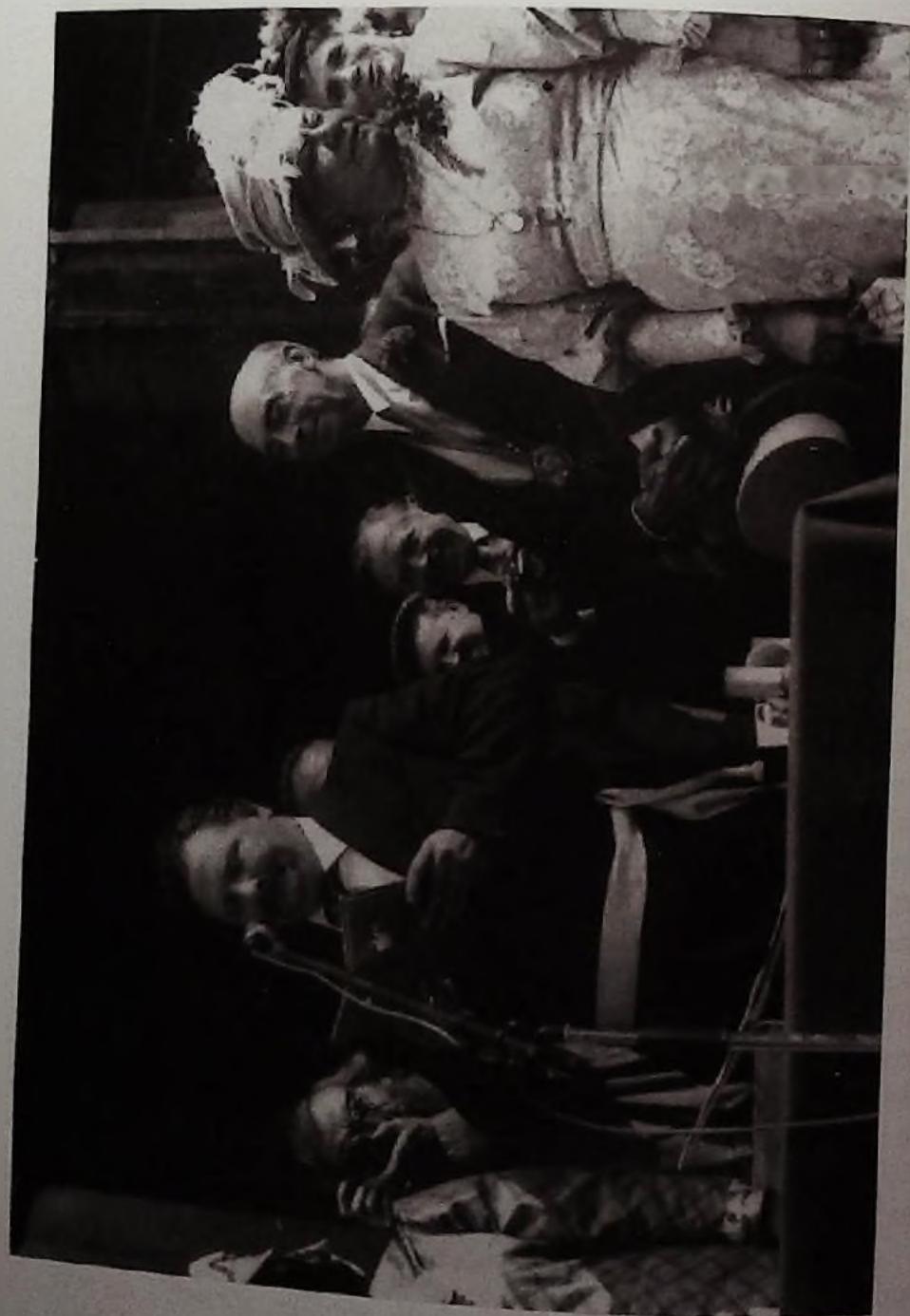
Vue des quatre calèches qui prirent part au cortège.
On y distingue Mesdames Halconray et Toussaint.



*Des membres du comité sur le podium de la Grand'Place.
De g. à dr. : Monsieur Toussaint, Madame et Monsieur R. Halcontuy,
Madame Muraille et Monsieur J.P. De Ris van.*

Mais voici que retentit le son joyeux d'une fanfare. Les mariés ont quitté la rue Haute, gagné la rue de la Chapelle puis la place de Dinant. La jonction s'opère entre les deux parties du cortège. La fanfare des Ketjes (Artois) prend la tête au son d'une marche nuptiale. Suivent quatre calèches dont deux véhiculent des membres du comité de la rue Blaes — Messieurs Claes, Delhaye, José Gomez et Plétain — et deux de la rue Haute — Messieurs Pascal Calistri, Derisseau et Albert Edaels, Monsieur et Madame Halcontuy, Monsieur Georges Michiels, Mesdames Muraille et Slagmulder, Monsieur et Madame Toussaint et le peintre Jef Bourgeois. Après quoi vient une diligence dans laquelle se prélassent José Géal. Suit en bon ordre la fanfare Bruegel, accompagnée des groupes d'Asse et d'Aasbeek. Vilvorde vient ensuite, puis Bertem, Landen, Overijse, Zoutleeuw, Halle, Rhode-St-Genèse, Orp, Perwez, Braine-l'Alleud, Nivelles, Saint-Gilles, Evere, les représentants de l'Ommegang et du Meiboom. Enfin, les trompettes thébaines et le Suisse de la Chapelle qui convoient le couple, lequel a déjà reçu bien des marques d'affection et d'attachement sur son passage. Par les rues de la Violette et des Chapeliers, ils gagnent la Grand'Place. Le public s'y trouve concentré et Antoine Demol, en costume d'ambassadeur du quartier Bruegel rappelle aux bruxellois leur gloire d'antan, en attendant de commenter le déroulement des opérations. Les hurras fusent lorsque s'avance, pleine de majesté, la fanfare des Ketjes. Des calèches, les membres des comités descendent. Ils procèdent à l'accueil des personnalités qui prendront place avec eux sur le podium dressé face à l'Hôtel de ville. Lorsque le gros du cortège surgit à son tour, ce sont des centaines d'yeux qui fixent, des centaines de mains qui applaudissent. Au son des fanfares, les géants se rangent dos à l'Hôtel de ville, formant une gigantesque toile de fond, tandis que les diverses sociétés prennent place de part et d'autre de la Maison du Roi.

Au moment où les futurs époux débouchent dans ce merveilleux décor que les siècles ont sculpté pour eux, le carillon déverse ses douze coups. Georges, le premier, s'avance au son des trompettes thébaines, conduit par le Suisse. Le public,



*Monsieur Demaret, échevin de Bruxelles, lit les conseils au jeunes épouse.
A sa droite, à l'autre plan, Monsieur et Madame G. Meckels.*

frappé par l'autorité qui émane de ce personnage hiératique que le soleil auréole, fait silence puis se déchaîne. Les applaudissements et les cris redoublent lorsque surgit à son tour Dorothée, tout de blanc vêtue, enrubannée de bleu.

Mais voici que paraît Monsieur Michel Demaret, échevin de l'état civil à la ville de Bruxelles. Le bon peuple se calme. Suivent les conseils d'usage aux jeunes mariés et un petit discours bien approprié. A la question : " Georges de la rue Blaes, consentez-vous à prendre pour épouse Dorothijke de la rue Haute ici présente , ", c'est la foule en délire qui clame : " Oui " d'une seule voix. Vient le tour de Dorothée... et la réponse, tout aussi convaincante. On procède alors à l'échange des alliances, adaptées au format peu commun de leurs destinataires. Le premier baiser est émouvant. Notre Georges manquera y perdre son magnifique couvre-chef, qui est au demeurant un peu juste. Enfin, les mariés s'enlacent et, devant des spectateurs ébahis de leur légèreté et de leur souplesse, se mettent à valser.

Mais brusquement, le public est en émoi. Georges s'en va, " il se défile ", dirons certains, par une petite rue adjacente. Regrette-t-il un oui consenti sur un coup de tête ou se sent-il mal tout d'un coup ? Ni l'un ni l'autre. D'après certains témoins, il serait tout simplement allé boire une " pintje " pour apaiser une soif qu'il traînait depuis la veille. Selon d'autres, plus dignes de foi, il était tiraillé par la faim. Levé tard, le malheureux n'aurait pas déjeuné. Toujours est-il qu'il réapparaît bientôt, au soulagement général et à celui de Dorothée, heureux de ne pas devoir, le jour de ses noces, arracher son homme à ses libations. Quant tout à coup, second émoi, c'est Dorothée qui disparaît. On la cherche mais on ne la trouve point. Des bruits se mettent aussitôt à courir : on l'a enlevée. La police toute proche est mise " sur l'affaire ". Ce ne sont que coups de sifflets et hurlements de sirènes. Des voitures partent aux quatre coins de la ville. C'est la consternation générale. Un quart d'heure plus tard, la foule inconsolable entend soudain des cris, ou plutôt des vagissements. On s'étonne, on accourt et que voit-on ? Dorothée, car c'est bien elle, réapparaît... suivie d'un



Georges n'en croit pas ses yeux !
A droite, le marionnettiste Woltje.

marmot, et même d'un grand marmot, un magnifique et grand garçon qui ressemble à s'y méprendre au Woltje du théâtre de Toone. Devant la surprise générale, José Géal alias Toone VII rit de tout cœur. Jamais secret d'Etat ne fut mieux gardé. On peut évidemment philosopher sur la robe blanche de Dorothijke et sur son aspect de candeur innocente. On peut se demander quel fut l'auteur des jours de Woltje qui ne ressemble pas fort à son père devant la Loi. Honni soit qui mal y pense ! Car Georges est trop noble pour condescendre à de tels pensers. Et il a dès l'abord accepté son rôle de père spirituel et nourricier. Quant à Dorothée, elle a enfanté selon une logique propre à la gent gigantesque : son fils est tel qu'on pouvait l'attendre, un marollien de pure souche. Tout est bien ! Tout est d'autant mieux que... l'administration communale n'a pas été prise de court puisqu'on a vu ce prodige : en quinze minutes, rédiger et délivrer aux heureux parents un extrait d'acte de naissance. Woltje, cependant, manifeste une étonnante vitalité. Déjà il a fait le tour de la Grand'Place et la connaissance de tous ses " confrères en grandeur ".

Les spectateurs n'avaient pourtant pas fini de s'étonner. Après toutes ces émotions, le chef de la fanfare des Ketjes retrouvait ses esprits. Et bientôt retentissait la " marche des géants ". Et l'on vit alors ce spectacle extraordinaire : cinquante-cinq grands de ce monde évoluer en une folle farandole en l'honneur des mariés et de leur rejeton. Voir un géant danser est en soi un de ces spectacles qui frappent, qui émeuvent. Tout comme au théâtre, le spectateur perd au moins partiellement — c'est le *bon* spectateur — la conscience qu'il s'agit d'un jeu et, dans le cas qui nous occupe, que le géant n'est qu'un volume de fer et d'osier. De ce point de vue, la présence du porteur est ambiguë puisque, si les pieds et la lucarne pratiquée à hauteur des yeux rappellent, selon l'expression des enfants, qu'il y a " un homme dedans ", son action donne au géant une réalité, une vie qui provoque en nous un moment de rêve, de distraction enchanteresse. C'est à ce moment qu'émus, nous regardons la tête du géant, sa mimique, dont le hiératisme à la fois nous



Le Vaantjesboer de Halle sur la Grand'Place.

rassure et nous étonne. C'est là, croyons-nous, le fondement du pouvoir évocateur de ces personnages, pouvoir qu'Aristote, s'il l'eût décrit, eût appelé " catharsis ". Qu'on imagine donc non pas un géant mais cinquante, qui tournent et dansent dans ce théâtre féérique qu'est la Grand'Place, et l'on comprendra l'ébahissement, le mouvement profond de l'âme qui envahit tous

ceux qui y assistent, du petit peuple au grand bourgeois, et qui acceptent de se laisser prendre au jeu. Et l'on saisira d'autant mieux encore l'impression produite sur des étrangers, qui n'ont jamais de leur vie vu un géant, et pour qui le sentiment de l'étrange(r) vient s'ajouter à la fascination.

Ce fut là sans doute l'un des sommets de la journée du samedi; il fit la joie des cinéastes amateurs, qui purent saisir sur le vif un spectacle vraiment unique au monde, ...et la déception de ceux qui, pour une raison ou pour une autre — déficience technique, mauvais angle de vue etc. —, ne purent le fixer. Le public lui, était comblé et les acclamations fusèrent tant au début que pendant et après la danse.

Mais voici qu'un ordre bref retentit. Aussitôt, les géants reprennent place devant l'Hôtel de ville. Les cochers s'affairent et surgissent, avec leur équipage, de la rue Tête d'Or où ils avaient rangé leur véhicule, pour venir s'arrêter devant la tribune officielle. Les membres du comité prennent congé des officiels et personnalités puis montent en voiture. La fanfare des Ketjes prend la tête du cortège en musique. Suivent les trompettes thébaines, le Suisse de la Chapelle puis Georges et Dorothee et les calèches. A leur tour, les géants s'ébranlent, précédés de leurs sociétés. Dès qu'une fanfare a quitté la place, la suivante se met à jouer. Ah, c'est bien mené ! Et quel cachet ! Ah, c'est beau ! Bravo ! Bravo !

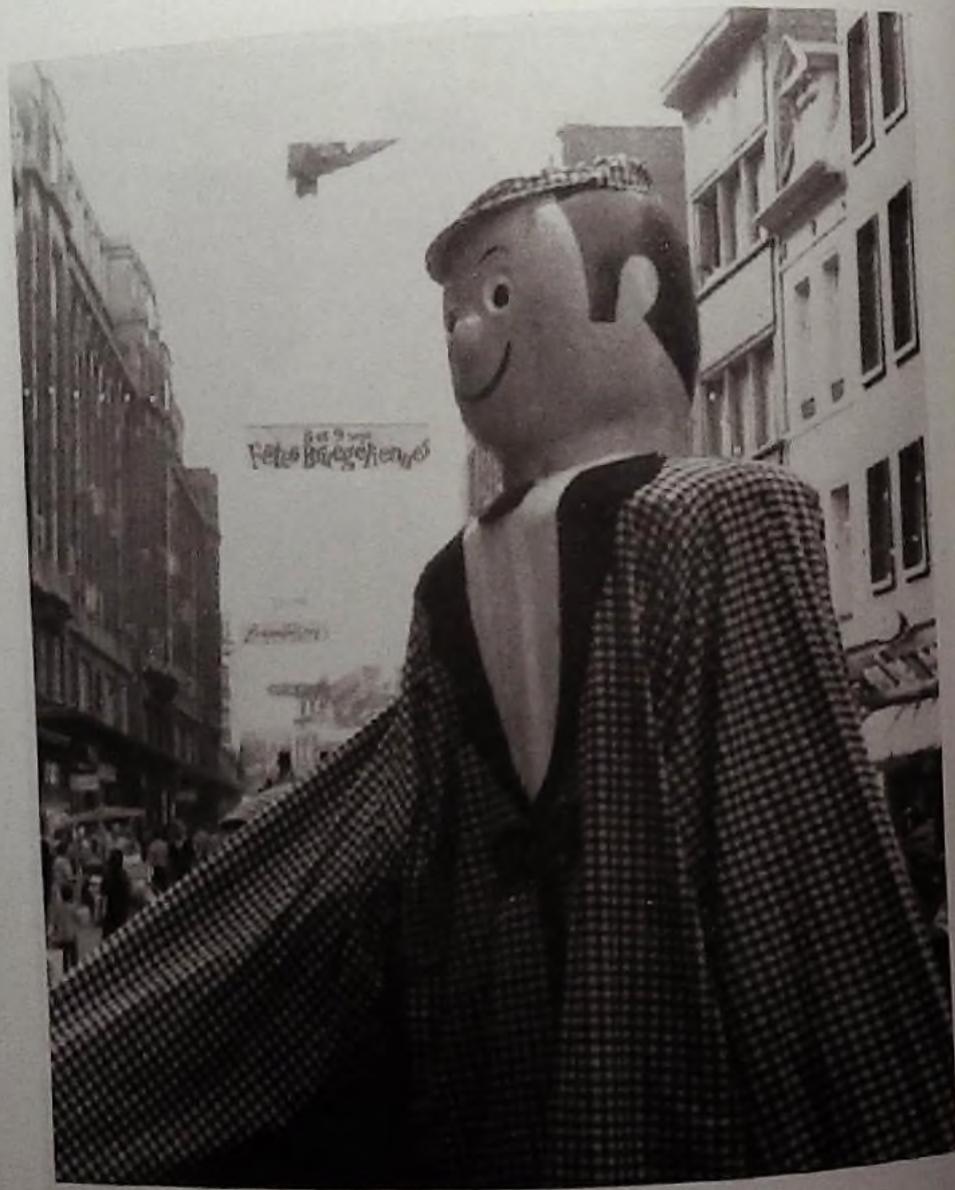
Le cortège emprunte la rue au Beurre, la rue du Midi, et prend à gauche celle du Lombard. Il repasse par la place Vieille-Halle-aux-Blés, la rue et la place de Dinant, parcourt un instant le boulevard de l'Empereur et se dirige, par la rue de la Chapelle et le parvis de l'église du même nom, vers l'entrée de la rue Blaes. Il la suivra jusqu'au boulevard du Sud pour remonter vers la porte de Hal et reprendre la rue Haute qu'il parcourra sur toute sa longueur jusqu'à la place de la Chapelle. Rue Blaes et rue Haute, Georges et Dorothee sont chez eux. Toute la population a pavoisé. Sous les rayons du soleil, tout est couleur vive, tout respire la joie de vivre et la bonne humeur.



Georges, moustache au vent.



Le sourire de Dorothée.



Le Ketje et Woltje

C'est la folle kermesse. Bruegel est parmi nous. Ici l'on vend frites et caricoles, là moules, gaufres ou bonbons. Les petits restaurants ont sorti tables et chaises sur les piétonniers. La foule en habit d'été les envahit. Et l'on y mange aussi bien des gambas frites que des spécialités grecques ou provençales.

La venue du cortège crée l'apothéose. Voici la fanfare des Ketjes qui ouvre la marche, magistrale. Voici les calèches et la diligence. Dans l'une d'elle, on peut voir une nouvelle venue, Geneviève François, mère spirituelle de Dorothéc. Les costumes "1900" du comité évoquent toute une époque qui n'est pas si éloignée pour les séniors du quartier.

Voici les mariés, précédés de l'imposant Henri Dewaele, Suisse à l'église de la Chapelle, et des trompettes thébaines qui sonnent, éclatantes. Voici Georges, tout pimpant, imposant et fier, qui salue la compagnie et adresse de temps à autre un clin d'œil rapide à l'un ou l'autre compagnon de la veille. Et voici Dorothée en qui se mêlent la fraîcheur de la jeune-fille et les joies de la mère. Car il est là lui aussi, le petit, le ketje, le Woltje, qui "caracole" à gauche et à droite, serre une main, décoiffe l'un, fait peur à l'autre. Il fera la joie des enfants, petits et grands, tout au long du cortège, se pliant à leurs fantaisies ou les pliant aux siennes.

Pour ceux qui ne le connaissent pas, nous le décrivons ici. Woltje (de "Waaltje", petit wallon) est depuis longtemps le présentateur attitré du théâtre de Toone. D'une hauteur de deux mètres cinquante, il arbore un petit nœud papillon, une casquette, et porte un costume de Vichy à courte culotte, de hauts bas et des bottines lassées à haut col. La tête, très expressive, a été tout simplement peinte : deux yeux ronds rehaussés de sourcils courbes, une petite hémisphère proéminente en guise de nez, une bouche souriante constituée d'une simple courbe, effectuée en un coup de pinceau. Les oreilles se devinent à l'ovale des cheveux, peints eux aussi et impeccablement "laqués". Les jambes de Woltje sont celles de son porteur. Le buste, fixé aux épaules du même porteur, lui confère une grande liberté de mouvement. Les longs bras articulés permettent presque toutes les fantaisies imaginables... qui firent de Woltje l'un des éléments les plus vivants du cortège.

Après les mariés et leur rejeton, voici la fanfare Bruegel. Voici accompagné de douze paysans, l'Hopduvel, le "diable



Lolo de Nivelles.

du houblon " d'Asse, l'une des créations les plus pittoresques de ces dernières années. Réalisé en paille, il représente un démon cornu à califourchon sur une charrette de bière. L'artiste inconnu a joué sur les lignes brisées et les courbes : l'effet est surprenant.

Voici Manse et Kalle, joyeusement entourés de quinze personnages bariolés, dignes représentants de la fière cité d'Ansbeek.



Entretien. De g. à dr. : Messieurs Michiels, Toussaint, Halcouroy et Duwaerts.

Voici le " Goudbloem " de Vilvorde, avec le " géant " et la " géante ", avec Janneke, Mieke, et la poupée sauteuse Hoepsasa ou Joepsasa, que quatre porteurs projettent, à l'aide d'un drap, à six mètres de haut pour l'amusement de tous.

Voici les " Amis de la liberté " de Bertem, avec leur géant Wannas, entouré de six Bruegels, leurs porteurs de drapeaux, leurs majorettes et leur fanfare.

Voici le groupe " Onder ons Walho ", de Landen, très coloré, avec Tinneke et Neske.

Voici les ambassadeurs d'Overijsse, John Colman, Mieke Muscat et Pietje Royal, rois du raisin.



Petits géants de Zoutleeuw.

Voici Zoutleeuw, avec vingt musiciens, autant de participants en costume et neuf géants dont Jacq Turc, Jul Von, Mieke et Viekes.

Voici le célèbre " Vaantjesboer " ou " Fermier aux drapeaux " de Halle, à cheval sur son tonneau.

Voici, de Rhode-St-Genèse, Tist le fabricant de balais et Triene la vendeuse de tartelettes, son épouse, entourés de quinze personnages costumés.

Voici des géants tout neufs mais solidement encadrés d'une fanfare de quarante musiciens et de cinquante accompagnateurs costumés : Théo et Adèle d'Orp et leurs fils Mitchi.

Voici, de Perwez, Francine et Marie et quinze participants costumés.

Suit aussitôt une autre Marie, de Braine-l'Alleud, flanquée de son Pierre, tous deux au faciès tourmenté de travailleurs besogneux. Elle " bourdonne " tandis que Pierre " siffle ".

De Nivelles, voici, plusieurs fois centenaire, l'Argayonne, que suit Lolo aux joues de poupon bien nourri.

Voici les " hâcheurs de choux " de St-Gilles, Pirje, Louiske et leur fils Charletje.

D'Evere, voici Kiete Witloof, représentant la culture locale, précédé de majorettes et accompagné d'une paysanne au panier chargé de blancs chicons.

Et pour finir, voici, grouillant et confus, un groupe de géants de l'Ommegang et du Meiboom. Leurs noms nous sont inconnus. Ils se déplacent en un ensemble dodelinant et semblent refuser par là de sortir d'un anonymat dans lequel ils se complaisent.

On notera qu'à la foule des beaux jours se mêlaient des visiteurs atlantais (d'Atlanta, U.S.A.) venus chez nous à l'occasion d'échanges entre nos deux contrées, ainsi que des touristes japonais, des asiatiques du Sud-Est, et bien d'autres encore. Ils furent particulièrement touchés par ce folklore inattendu, qui leur était parfaitement inconnu.



La poupée suintense Hoepsasa, de Vilvorde.



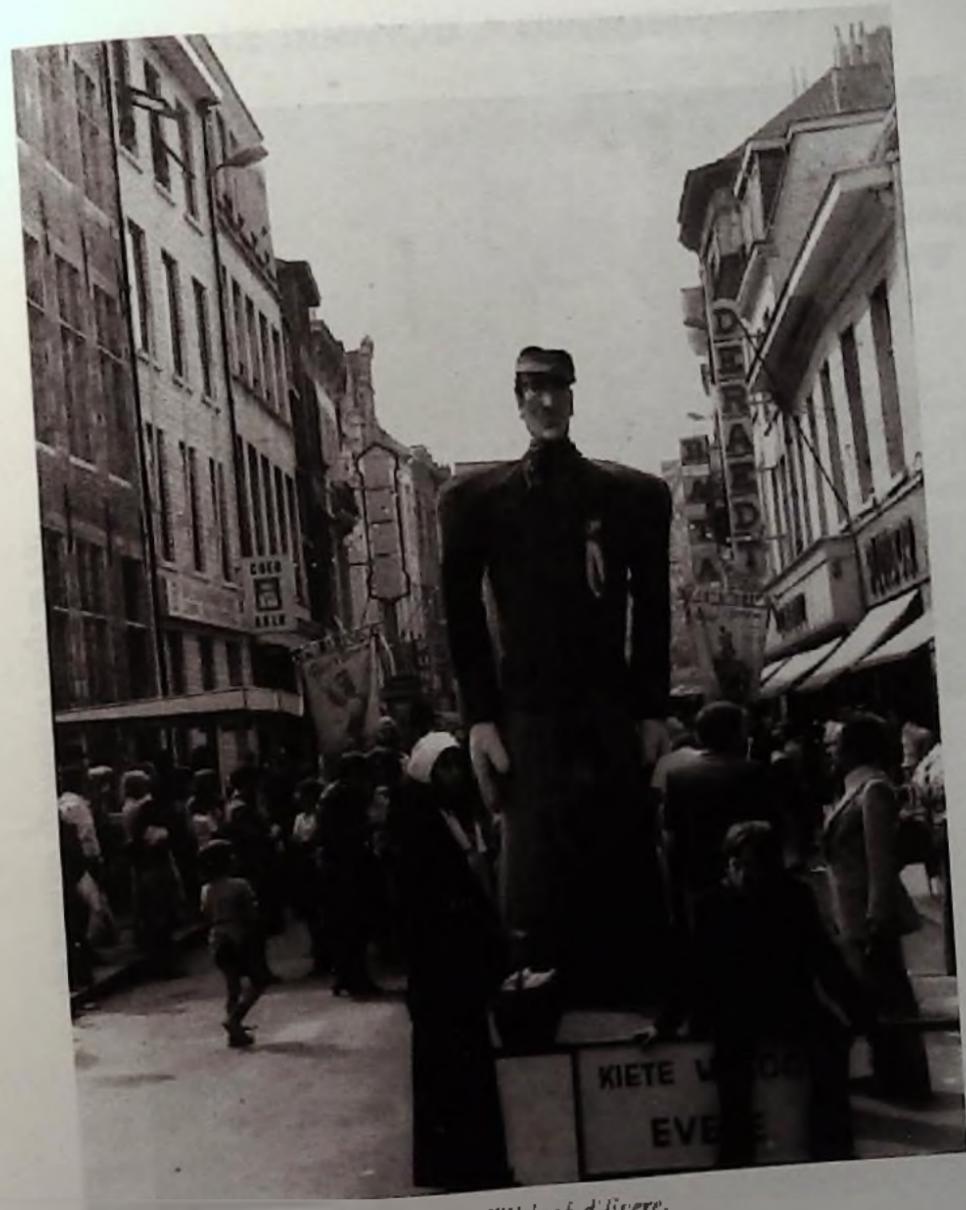
Les géants d'Overijse lors d'une balte.



Wannes de Bertem.

Une fois arrivé, par la rue Haute, à la place de la Chapelle, le cortège se disloqua et ses participants purent aller se restaurer sous un chapiteau, place Notre-Dame de Grâce. Il était près de 14 h

Les festivités devaient se poursuivre jusque tard dans la soirée. Y prirent part les Volontaires réunis de la révolution brabançonne, le fanfare de la brasserie Haecht, les gilles " Bons Amis " de Braine-le-Comte, la fanfare Bruegel et le groupe de danse folklorique wallonne de Madame Jaubin. Pendant ce temps



Kiete Willoof d'Evere.

se tenait sur la place Notre-Dame de Grâce le traditionnel marché de la peinture. Quant à Georges, Dorothejke et leur moutard, ils allèrent passer leur nuit de noces au fond d'un hangar de la rue Haute, en compagnie de quelques-uns de leurs illustres invités.



*Le groupe de Triene et son panier à tartes sur le crâne.
On distingue également le visage de Tist.*

LE DIMANCHE 9 SEPTEMBRE

On dormit tard ce jour-là au quartier Bruegel. Dès dix heures, pourtant, la fanfare Bruegel, le groupe Pajottenland et les ladies de Schaerbeek étaient présents et animaient les rues environnantes.

Une deuxième journée gigantesque s'ouvrait vers 14 h. avec le rassemblement, sur la place du Grand Sablon, de quelque 51 géants cette fois. On mit un certain temps à les réunir. D'aucuns s'étaient perdus dans le grand Bruxelles. D'autres, assoiffés, étaient allés boire un " stoekske ". Le cortège une fois formé, ce furent les mariés qui se firent attendre. On apprit plus tard que Dorothejke avait eu quelque peine à mettre de l'ordre dans sa toilette qui avait souffert la veille. Tout ce grand monde fut bientôt en route. On dénombrait, déjà présents le samedi, les groupes d'Asse (Manse et Kalle), d'Aasbeek (Hopduvel), de Vilvorde (quatre géants et Hoepsasa), de Rhode-St-Genèse (Tist et Triene), de Zoutleeuw (quelque neuf géants), de Perwez (Francine et Marie), de Braine-l'Alleud (Pierre qui " chiffel " et Marie qui hourdonne), de Nivelles (l'Argayonne et Lolo), de St-Gilles (Pitje, Louiske et Chareltje), de l'Ommegang et du Meiboom, que nous avons décrits plus haut. A quoi étaient venus s'ajouter le cercle *Velpelven* de Boutersem, avec les géants Balder et Nana, entourés de cinquante musiciens, le groupe de Kortenberg (Erps-Kwerps) avec cent-cinquante (mais oui !) participants costumés, cinquante musiciens, et les géants Pie Blok, Trineke et Kobeke, le tout précédé d'un drapeau et de dix porteurs de pancartes. Ajoutons-y les manieurs de drapeaux de Nele (Merchtem) et le KETJE de la brasserie Artois, tout droit sorti d'un tableau de Bruegel l'Ancien.

C'est tout ce grand monde qui prit le départ, de la place du Grand Sablon vers la rue Haute où, dans la liesse populaire, devait avoir lieu le bal des géants. On parcourut la rue sur toute sa longueur en dansant au son des fanfares. Personnages costumés, géants, musiciens, porteurs de drapeaux se mêlaient



Les volontaires réunis de la révolution brabançonne.

aux officiels, à la population et aux touristes en une ronde sans fin... Quand la tête du cortège eut atteint l'extrémité de la rue, on crut, selon un plan bien établi, pouvoir faire demi-tour en exécutant un large demi-cercle devant la porte de Hal, sous l'œil vigilant et amusé des policiers du quartier. C'était compter sans l'ambiance. Le déchainement était si exceptionnel que l'on dut y renoncer et qu'on préféra tout simplement faire exécuter à chacun... un demi-tour sur place. Et nous tirons ici notre chapeau aux organisateurs et aux guides que ce bouleversement complet des prévisions n'émut pas démesurément.



Christiane Lenain, la marraine de Woltje et Toone VII.

Mais seize heures trente approchait et bientôt, tout ce monde s'acheminait place de la Chapelle. Tandis que les sociétés se rangeaient un peu à l'écart, les géants formaient une haie d'honneur. Le parvis de l'église était bondé de monde et l'engouement tel que les guides durent faire preuve d'une patience



Baptême de Woltje. A l'avant plan, Christiane Lenam qui cache A. Demai. On distingue également Messieurs Poupko, Halconry, Michiels et à demi caché par Woltje, le sourire de Monsieur A. Monteyno.



Les deux Woltje se rencontrent, et avec eux Toon VII et Christiane Lenam de la Compagnie des Galeries.

er d'une adresse peu communes pour ouvrir un accès aux mariés et à leur progéniture. Ce fut à un véritable bain de foule auquel Georges, Dorothee et Woltje, ainsi que toutes les personnalités présentes, eurent droit. On distinguait notamment Monsieur Van Halteren, bourgmestre de Bruxelles et parrain de Dorothee, et Madame Van Halteren, Madame Dominique du Roy de Blicquy, échevin de Bruxelles et marraine de la même filleule, Messieurs J.P. Poupko, A. Monteyne, M.A. Duwaerts, G. Michiels et R. Halconruy... — l'on nous pardonnera d'abréger ici une liste qui pourrait être fort longue —.

Après quelques mots bien sentis, prononcés, entre autres, par Messieurs Poupko et Monteyne, Woltje s'avança et avec lui sa marraine, Christiane Lenain, et son parrain José Géal. Puis le R.P. Cuypers, curé de la Chapelle, après les interrogations d'usage auxquelles la foule répondit en cœur, procéda au baptême du petit Woltje qu'il ondoya copieusement d'une bouteille de Ketje, aux acclamations de l'assemblée.

Il fallut du temps, l'on s'en serait douté, pour que tout ce monde s'en retourne en bon ordre vers la rue Haute. Nous ne répéterons jamais assez combien extraordinaire fut l'ambiance en cette journée. La fête se prolongea d'ailleurs fort tard dans la nuit... et l'on vit, tant le samedi que le dimanche, s'amuser en famille non seulement les citoyens du quartier, les Bruxellois de toute sorte et les touristes, mais aussi les personnalités ! Certains voient là, et avec raison croyons-nous, la preuve irréfutable d'un merveilleux succès.

BILAN ET PERSPECTIVES

Le Quartier Bruegel fait certes bien les choses : quelques mois après ces journées, on remettait aux représentants des groupes de participants et à chaque responsable un diplôme d'honneur en couleur réalisé par Jef Bourgeois, à titre de mémorial. (Ce souvenir bien tangible est cher au cœur de beaucoup).

Ce fut l'occasion de discuter, de faire le point, de tracer des perspectives. Car d'aucuns, convaincus qu'il serait dommage de laisser se perdre l'élan premier, pensaient déjà à 1980. On proposa l'idée d'un rassemblement national des géants, du moins aux dires d'un de nos espions patentés, qui parvint même à subtiliser à Monsieur R. Halconruy un de ses projets les plus secrets relatif aux fêtes futures. Nous le publions ici. Il s'agit, faut-il le spécifier, d'un inédit. Si ce projet se réalise, il pourrait constituer l'événement du siècle en matière gigantesque.



Le R.P. Cuypers baptise Woltje d'une bouteille de Ketje, sur le parvis de l'église de la Chapelle.

FETES BRUEGELIENNES 13 et 14 septembre 1980 PROJET
Thème : dans le cadre du 150e anniversaire de l'indépendance.

LES GEANTS DE BRUXELLES ACCUEILLEN
LES GEANTS DE LA BEGIQUE

- Samedi 13 : Cortège « LES GEANTS DES 9 PROVINCES »
10 h 30 — Formation place de la Vieille Halle aux Blés.
11 h 00 — Départ du cortège vers la Grand'Place par la
rue de la Violette et la rue des Chapeliers.
Tête du cortège formée par les géants de la rue
Haute et les comités du quartier Bruegel.
11 h 15 — Grand'place, les comités du quartier Bruegel se
présentent aux autorités se trouvant sur la tri-
bune.
Les géants de la rue Haute se placent au milieu
de la Grand'place, face aux autorités.
Défilé du cortège entre la tribune et les géants
de la rue Haute.
Au passage, une décoration « géante », commémo-
rative du 150e anniversaire est remise à chaque
géant par les géants de la rue Haute.
12 h 30 — Les comités Bruegel et les géants de la rue Haute
reprennent place dans le cortège qui aura quitté
la Grand'place par les rues de la Tête d'Or,
Amigo et de l'Etuve.
13 h 00 — Au passage, devant Manneken-Pis, remise du
costume de « Georges » au plus vieux citoyen
de Bruxelles.
14 h 00 — Arrivée aux quartier Bruegel par la rue Blaes,
Porte de Hal, rue Haute, Place de la Chapelle.
Vin d'honneur et collation sur la place N.D. de
Grâce.
L'après-midi, participation des groupes aux ré-
jouissances populaires.
- Dimanche 14 : Cortège « LES GEANTS, PRINCES DU
FOLKLORE BELGE »
14 h 30 — Formation Porte de Hal (parking Bd de Water-
loo).



Jef Bourgeois, « conservateur du théâtre de Toone »,
et Tonne VII s'entretiennent sur le parvis de la Chapelle.

- 15 h 00 — *Départ du cortège par la rue Haute en direction de la place de la Chapelle.
Le cortège sera très ouvert pour permettre des danses et petites prestations.*
- 16 h 00 — *Arrivée du cortège sur la place de la Chapelle et défilé devant les personnalités qui auront pris place sur une tribune installée contre l'Eglise de la Chapelle.
Présentation des géants aux autorités.
Suite du cortège par la rue Blaes.
Après le défilé, participation des groupes aux animations locales (Programme spécial).
Promenade des autorités dans le quartier et vin d'honneur place N.D. de Grâce.*

ANIMATION DU QUARTIER

- Rue Haute et rue Blaes : *Ambiance de braderie.*
- Place du Jeu de Balle : *Vieux marché (spécial).*
- Place de la Chapelle : *Marché aux fleurs.*
- Place N. D. de Grâce : — *sur les gradins : Guinguette.*
— *sur le bas de la place : Marché de la peinture et démonstration de vieux métiers (sabotier, tisserand, souffleur de verre).*
- Rue des Renards : *banquet Bruegelien.*
- Rue du Miroir
Rue des Capucins
Rue St Ghislain
Rue Pieremans
Rue de la Rasière : *fêtes populaires animées par les mouvements et par les habitants.*

A fixer : tournoi d'arbalétriers.

Les commerçants, échoppiers et participants aux festivités seront invités à se costumer à la mode de 1850.

DECORATION DE LA RUE

Les entrées des rues Haute et Blaes seront décorées par des arcs de triomphe aux armes de la Belgique (avec illumination).

Dans tous les arbres du quartier seront placés des mâts de quelque 2 mètres, avec drapeaux.

La rue Haute et la rue Blaes seront garnies d'un maximum de mâts avec oriflammes.

Nombreuses guirlandes dans tout le quartier.

Illumination. Sonorisation.

TOUT LE QUARTIER EN PIETONNIER.

ANNEXE

Nous publions ici l'allocution de Monsieur Jean-Pierre POUPKO, Président de la Commission française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles, prononcée à l'occasion de la Conférence de Presse annonçant les « Grandes Fêtes Bruegeliennes » des 8 et 9 septembre 1979.

Mesdames,
Messieurs,

Les « Grandes fêtes bruegeliennes » présentent dans la région bruxelloise une animation culturelle de première importance. Elles seront marquées cette année par le mariage des géants du Quartier Bruegel « GEORGES et DOROTIJKE » suivi d'un cortège de plus d'un kilomètre et demi d'une cinquantaine de géants originaires de Bruxelles et de la région brabançonne.

Les géants participaient depuis des temps très anciens à toutes les fêtes populaires organisées dans les quartiers des villes et des villages.

La Culture traditionnelle ayant au fil des ans perdu de son importance, ils ont même échappé de peu à la disparition totale. La prise de conscience du fait que les traditions populaires font partie de notre patrimoine culturel tout autant que les autres branches de la Culture a heureusement modifié le cours des choses.

Nous avons pu vérifier l'intérêt que la population porte aux traditions populaires lors de l'exposition consacrée aux marionnettes et géants du Brabant organisée par la Commission française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles et du Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant : du 2 août au 3 septembre, de nombreux visiteurs ont pu se rendre compte de la valeur et de la richesse de ce patrimoine culturel.

Il ne faut pas croire que notre intérêt s'inscrit dans la mode « rétro » qui depuis quelque temps déjà encourage la redécouverte du passé.

Ce qui est fondamental à nos yeux, c'est la « Fête » qui permet à un quartier de trouver un mode d'expression privilégié.

Une des missions de la Commission française de la Culture est justement de favoriser l'animation urbaine.

Mais, comme j'ai eu l'occasion de le dire ce 29 août lors de la conférence de presse « Bruxelles vous ouvre ses portes » — manifestation qui aura lieu le 7 septembre prochain —, il ne suffit pas d'organiser diverses activités culturelles pour mener à bien notre politique. Il faut que la ville puisse présenter un milieu favorable qui dépend tant d'un tissu urbain intégré, que d'une circulation automobile limitée et surtout de la présence d'habitants.

Ces conditions, il faut bien le dire, sont rarement réunies dans la région bruxelloise. Beaucoup de quartiers ont eu à souffrir de l'implantation de bureaux, de la création de véritables autoroutes urbaines. La conséquence immédiate de cet état de choses a été l'exode d'une partie importante de la population bruxelloise vers des lieux plus accueillants.

C'est pourquoi la Commission française de la Culture s'efforce depuis sa création de favoriser tout ce qui peut œuvrer à la « reconstruction » d'un tissu urbain à la dimension de l'homme. Des initiatives en matière d'éducation permanente, la protection du patrimoine architectural, la mise sur pied de crèches, d'ateliers créatifs, de ludothèques, les actions en faveur des sports, des lettres et des arts ainsi que du folklore sont autant de lignes directrices utilisées par la Commission afin de redonner au tissu urbain de la région de Bruxelles des possibilités de « vie » culturelle.

Les « Grands Fêtes Brugeliennes » organisées les 8 et 9 septembre 1979 par le Quartier Bruegel, avec la collaboration de la Province de Brabant, la Ville de Bruxelles, la Commission

Neerlandaise de la Culture et la Commission française de la Culture, montrent bien que certains quartiers qui ont pu maintenir un environnement bien vivant, peuvent organiser des manifestations culturelles qui touchent profondément leur population. Je crois évidemment que les activités du « Quartier Bruegel » ne sont pas étrangères à ce dynamisme et je me permets d'adresser mes remerciements à tous ceux qui comme les membres de votre association mènent le combat pour maintenir ou créer un quartier où la vie soit agréable.

Je souhaite qu'en cette année du Millénaire de Bruxelles, les fêtes bruegeliennes connaissent un succès encore plus grand que d'habitude et que le mariage des géants « GEORGES et DOROTHIJKE » de la Rue Haute soit célèbre avec le faste qui convient.

Note : L'auteur tient à remercier Madame Myrian Lechêne, du Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant, de l'aide quelle lui a apportée dans la rédaction de la première partie de cet article.

En dernière minute nous pouvons écrire que le rassemblement des géants de Belgique aura bien lieu les 13 et 14 septembre. Organisé par la Province de Brabant, cette manifestation se fera en collaboration étroite avec la Ville de Bruxelles, les Commissions culturelles francophone et néerlandophone de l'Agglomération bruxelloise et les Comités des fêtes du Quartier Bruegel.

M.D.

Alain VAN DIEVOET

Un disciple belge de
Grinling Gibbons, le sculpteur

Pierre VAN DIEVOET

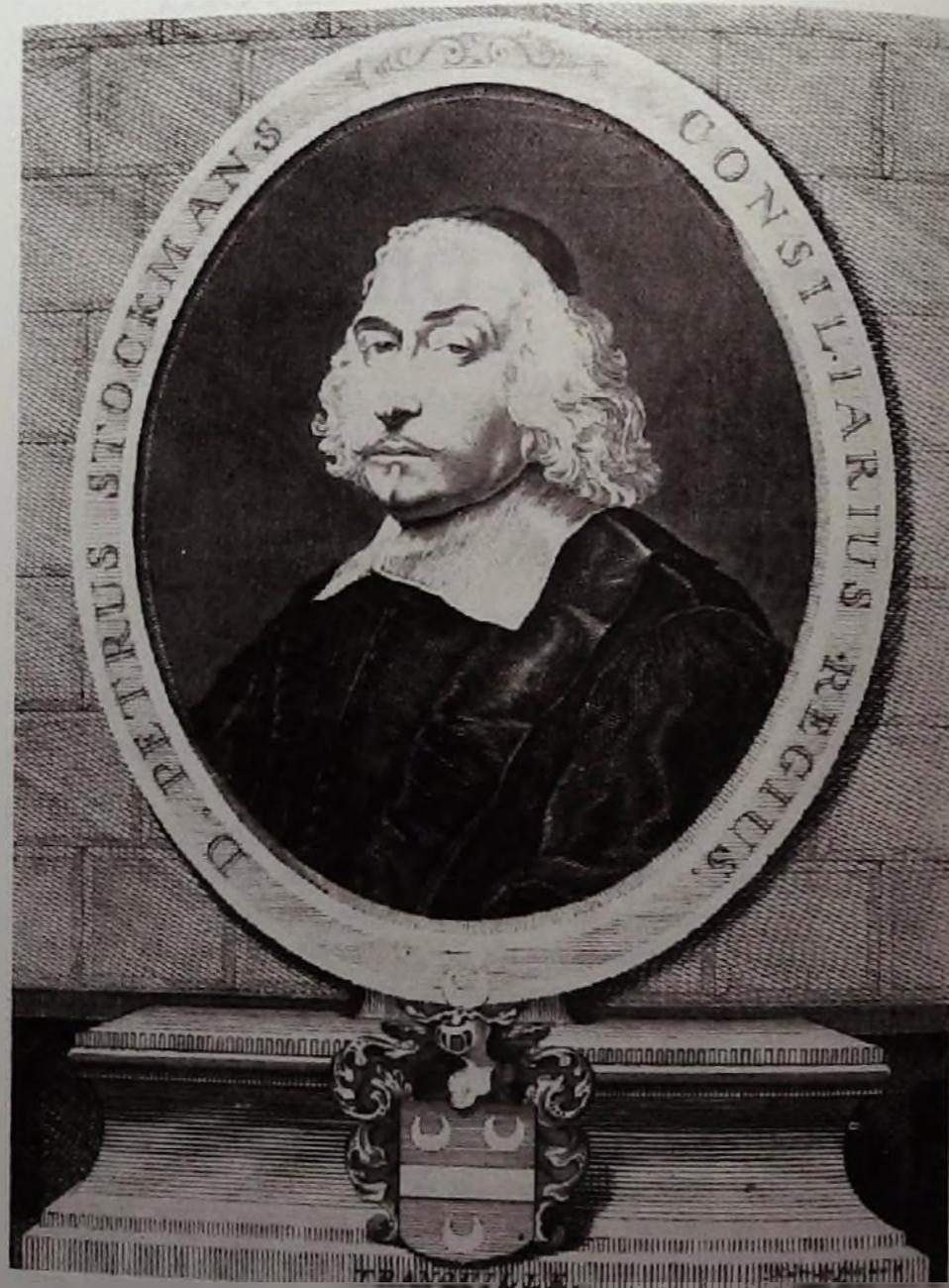
(1661-1729)

et son œuvre à Londres
et Bruxelles.

PREFACE

Le nom du sculpteur Pierre van Dievoet est cher et familier à tous ceux qui viennent admirer à Bruxelles la « Plus belle Grand-Place du monde ».

Et pourtant, jusqu'au récent article des regrettés Paul Eugène Claessens et Julien Cuypers, le public n'avait à sa disposition que fort peu de choses précises concernant cet artiste bruxellois, malgré plus de trente ouvrages qui le citent du XVIII^{ème} siècle à nos jours, en ne lui consacrant il est vrai que quelques bribes souvent erronées d'ailleurs. Parmi tous ces livres, repris dans la bibliographie finale, on retiendra surtout l'article déjà cité de Julien Cuypers et P.E. Claessens, seule biographie correcte et basée sur des actes authentiques qui puisse être prise en considération par les historiens et qui annule désormais tout ce qui avait été écrit auparavant sur le sculpteur Pierre van Dievoet. L'historien d'art pouvait ainsi déjà puiser à une source sûre. Il ne lui manquait plus qu'un ouvrage de plus grande ampleur qui fasse la somme de tout ce que l'on savait sur ce sculpteur. Nos recherches aux Archives générales du royaume nous ayant permis de mettre la main sur bon nombre d'actes inédits, ont rendu cet ouvrage possible. Espérons qu'il puisse apporter quelque chose à la connaissance de l'art du Grand Siècle.



Portrait du juriste Pierre Stockmans (1608-1671)
 qui fut le parrain du sculpteur Pierre van Dievoet.
 « Copyright Bibliothèque royale Albert 1er, Bruxelles.
 (Cabinet des Estampes), gravure par Jacques Harrewijn ».

ière partie :

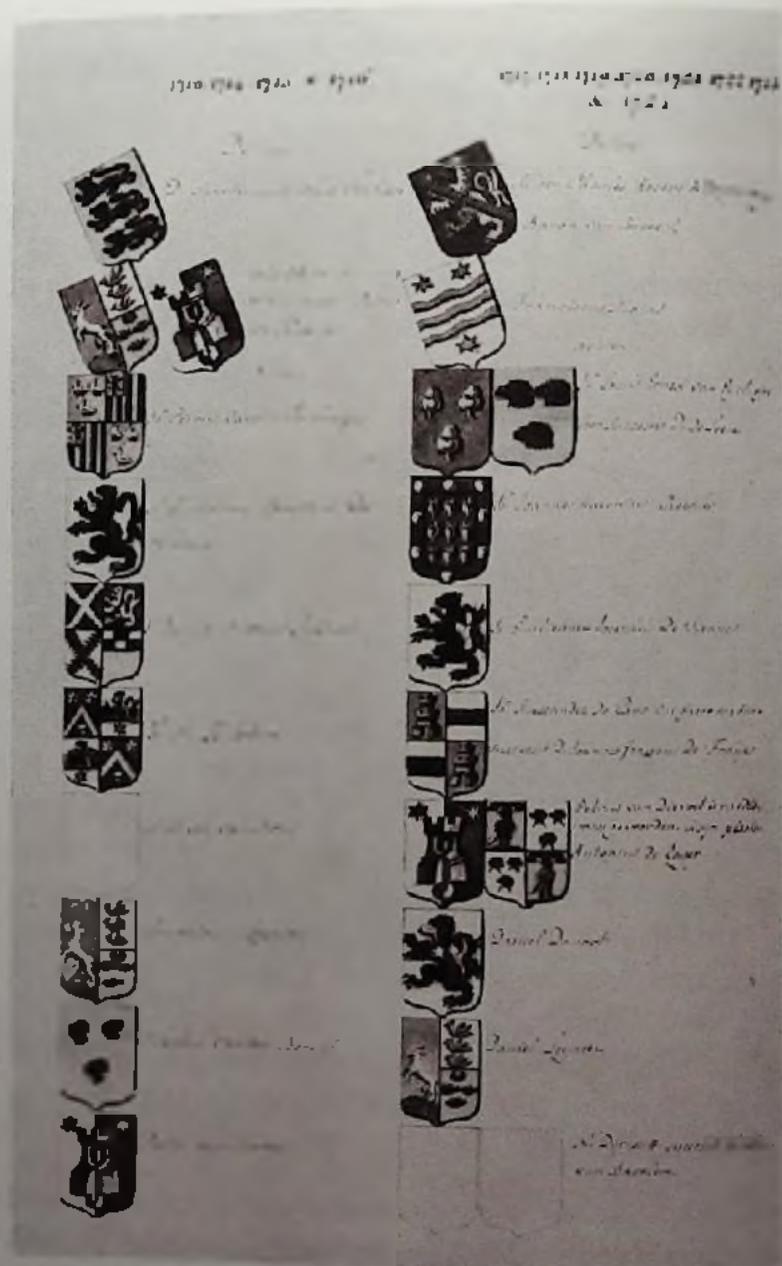
SA VIE, SON ŒUVRE

Le sculpteur Pierre van Dievoet, fils de Gilles van Dievoet, naquit à Bruxelles le 29 juin 1661 et fut baptisé le même jour en la collégiale Sainte-Gudule, il fut tenu sur les fonds baptismaux par le juriste Pierre Stockmans (1608-1671), professeur à l'université de Louvain et conseiller de Brabant, qui était considéré à l'époque comme l'homme le plus illustre des Pays-Bas. C'est ainsi qu'il reçut le prénom de Pierre porté par son célèbre parrain.

Le sculpteur Pierre van Dievoet était fils du second mariage de Sieur Gilles van Dievoet, bourgeois de Bruxelles, avec Damoiselle Gertrude Zeevaert. Gilles van Dievoet était en effet veuf en premières noces de Catherine Slachmeulder dont il avait eu notamment le célèbre orfèvre de Louis XIV, Philippe van Dievoet auquel nous avons consacré un article. Gilles van Dievoet est décédé avant 1675 ce qui veut dire que le sculpteur Pierre van Dievoet s'était trouvé orphelin de père vers l'âge de douze ou treize ans. Sa mère Gertrude Zeevaert s'était remariée avec Charles De Lens et elle mourut à Bruxelles le 22 juillet 1705. Elle eut des funérailles solennelles à seize prêtres le 24 juillet 1705 en l'église de la Madeleine où elle reçut sépulture.

Voilà tout ce que nous savons sur les origines de Pierre van Dievoet. Nous allons maintenant examiner la suite de son existence qui commencée à Bruxelles se déroula par après en Angleterre où il serait sans doute resté sans la révolution de 1688, puis à nouveau dans sa ville natale où il termina sa vie.

Remarquons d'ailleurs que son frère aîné Philippe van Dievoet dit van Dive (1654-1738) avait également quitté jeune sa patrie, en 1672, et qu'il s'installa à cette date dans



Armorial du tribunal de la draperie ou Gilde Drapière,
où le sculpteur Pierre van Dievoet siègea comme doyen et comme octovier,
ou y remarque ses armoiries.
« Copyright Bibliothèque Royale Albert Ier, Bruxelles.
Manuscrit G. 123 non folioté ».

la capitale française où il devint un fameux orfèvre et fut conseiller du roi, syndic général des rentes de l'Hôtel de Ville de Paris, consul de Paris, grand-garde du corps des orfèvres et administrateur des petites Maisons.

Nous savons d'après Vertue que Pierre van Dievoet arriva à Londres sous le règne de Charles II, sans doute vers 1679.

Chapitre I :

L'ŒUVRE LONDONNIENNE

Le chevalier Marchal considère que l'Angleterre est l'endroit principal où se trouvent ses œuvres. (Edmond MARCHAL, *Mémoire sur la Sculpture aux Pays-Bas pendant les XVIIème et XVIIIème siècles*, Bruxelles, 1877, p. 190) et nous dit qu'elles comptent parmi les meilleures de son époque. (ibid., p. 12) Pierre van Dievoet travailla en effet à Londres dans l'atelier de Grinling Gibbons d'environ 1680 à 1688, soit durant une période d'à peu près huit ans.

Toutefois à défaut d'une enquête approfondie dans les archives londonniennes l'on ne sait actuellement que fort peu de choses en ce qui concerne sa production anglaise qui doit sans doute être surtout une œuvre de statuaire car Vertue le mentionne uniquement comme statuaire : " Lawrence. Dyvoet. statuarys " (Notes Books, 1, 82.), ainsi que : " Laurens a statuary of Mechlin... Deivot a statuary of Brussels both these artists were in England and assisted Mr. Gibbons in statuary works in K. Charles 2d. and K. James 2d. time, they left England in the troubles of the Revolution and retired to their own country " (ibid. IV, 50).

Le même George Vertue (1684-1756) lui attribue en collaboration avec un certain Laurens de Malines la statue en bronze de Jacques II (1686) dans la cour de Whitehall, actuellement à Trafalgar square : " Dievot of Brussels and Laurens of Mechlin... Vertue says they modelled and cast the statue



Par Pierre Van Dievoet et Laurent Van der Meulen :
statue de Jacques II (1686), Londres, National Gallery.
« British Crown copyright-reproduced with permission of the
Controller of Her Britannic Majesty's Stationery Office ».

I have mentioned in the Privy-garden". (George VERTUE, *anecdotes of painting in England*, Londres, 1765, vol. III, p. 91. édité par le célèbre Horace WALPOLE) David Green, dans son *Grinling Gibbons his work as carver and statuary* (Londres, 1964) nous apprend qu'un certain Smooke assurait à Vertue que cette statue de Jacques II "was modelled and made by Laurence and Devoot (sic)".

De son côté Margaret Whinney fait remarquer que cette statue n'a pas un caractère anglais mais continental et elle reprend cette même attribution : "and indeed it is continental and not English work, two Flemings, Laurens of Malines and Dievot of Brussels, were employed to model and make it" (Margaret WHINNEY, *Sculpture in Britain, 1530 to 1830*, Londres, 1964, p. 55).

Cette attribution est reprise par Sir Lionel Henri CUST, dans le *Dictionary of National Biography* (vol. VII, p. 1140) : "Dyvoet... and Lautens..., who executed the statue of James II at Whitehall".

Remarquons ici que ce Laurens dont il est chaque fois fait mention est identifié par P.E. Claessens comme étant le sculpteur malinois Laurent van der Meulen. (voir P.E. Claessens et J. Cuypers, "Quand Bruxelles ravagée renaît plus belle sous les ailes de l'Archange : le sculpteur Pierre van Dievoet, son œuvre et sa famille", dans *l'Intermédiaire des généalogistes*, n° 121, Bruxelles, 1966, p. 40).

(Voir également dans R. Gunnis, *sub verbo* Vandermeulen, Laurens) Tipping, dans sa biographie de Grinling Gibbons, reprend ce que Vertue a dit sur Pierre van Dievoet et que nous avons déjà cité.

Dans la notice qu'il consacre à Pierre van Dievoet dans son *Dictionary of British sculptors* (p. 130), Rupert Gunnis cite également les propos de Vertue (Walpole Society, Vertue, vol I, p. 61) selon lesquels la statue de Jacques II a été "modelled and made" par Pierre van Dievoet et Laurent van der Meulen, mais cite en outre un autre témoignage

d'époque, celui du juriste Sir John Bramston (1611-1700) qui dans son autobiographie (Camden Society, 1845) attribue quand à lui cette statue à Gibbons lui même : " on New Year's Day, 1686, a statue in brass was to be seen (placed the day before) in the yard at Whitehall made by Gibbons... of the present King James II ". Toutefois, nous pensons que le témoignage précis de Vertue, spécialiste des arts et ayant essayé de rassembler le plus de documentation possible sur les artistes de son temps a plus de valeur que celui d'un citoyen de Londres qui a pu croire comme étant de Gibbons ce qui n'a été que de l'atelier de Gibbons et qui est bien l'œuvre de Pierre van Dievoet de Bruxelles et de Laurent van der Meulen de Malines.



Par Pierre Van Dievoet, Saint Hommebon de Crémone patron des tailleurs.
Grand Place de Bruxelles.
Il est intéressant de comparer cette statue avec celle de Jacques II à Londres.
(Copyright A.C.L. Bruxelles).

Mais examinons un peu cette statue de Jacques II.

Le roi y est représenté en pied, costumé en empereur, il est couvert d'un *paludamentum* drapé et tient de la dextre un bâton de commandement.

Il est très intéressant de comparer cette statue avec celle de St. Hommebon, également par van Dievoet et qui se trouve à Bruxelles (voir plus loin). On constate des similitudes entre ces deux œuvres, par exemple dans le drapé du manteau, dans la façon qu'à la tête de se tourner vers la droite et dans la posture générale.

Moins de deux ans après l'exécution de la statue de Jacques II éclatait la révolution contre ce monarque catholique.

Les auteurs de sa statue, catholiques eux-mêmes, ne pouvaient pas rester à Londres, c'est ainsi que Pierre van Dievoet et Laurent van der Meulen furent forcés de revenir dans leur patrie. Comme le dit Vertue, Pierre van Dievoet abandonna ses affaires de sculpture (he gave up " his business of carving ") et quitta l'Angleterre lors des troubles de la révolution. (...and left England in the " troubles of the Revolution ". — Walpole Society, Vertue, vol. I, p. 106, cité par Gunnis. Voir aussi, *anecdotes of painting*, 1765 : " they both — Van Dievoet and Laurens — retired to their own country on the Revolution ").

Nous savons que Pierre van Dievoet retourna à Bruxelles sa ville natale et que son condisciple Laurent van der Meulen revint à Malines. Peut-être Pierre van Dievoet rentra-t-il par Anvers où George Vertue dans ses notes le signale. (Notes Books, I, p. 61).

Chapitre II.

L'ŒUVRE BRUXELLOISE

De retour dans sa patrie vers 1689, Pierre van Dievoet dut satisfaire aux exigences de l'institution corporative et s'inscrire au métier des Quatre Couronnés dont il fut reçu officiellement maître en 1695. C'est donc à partir de cette date que commence son œuvre bruxelloise. C'est également l'année où Bruxelles fut réduite en cendres par le bombardement du maréchal de Villeroy.

Dès son vivant Pierre van Dievoet était considéré comme un sculpteur renommé.

Longtemps après sa mort, un rapport du magistrat de Bruxelles à Charles de Lorraine, daté du 27 septembre 1771, cite Pierre van Dievoet dans une liste de sculpteurs bruxellois "très remarquables". (Edmond MARCHAL, *La sculpture et les chefs-d'œuvres de l'orfèvrerie belge*, Bruxelles, 1895, p. 583 note. Ce rapport a été publié en partie par Pieter D'Hondt, *l'académie royale, notice historique*, p. 21).

De son œuvre bruxelloise on ne connaît encore que celles qui ont été mentionnées par Guillaume Des Marez, en attendant que de nouvelles recherches dans les archives nous permettent d'autres identifications. Pierre van Dievoet a surtout attaché son nom à la réalisation et à la conception du célèbre forum de notre capitale, il est un de ceux auxquels les bruxellois sont redevables d'avoir la "plus belle Grand-Place du monde".

Nous passons ici son œuvre en revue dans l'ordre où en parle Des Marez (*Guide illustré de Bruxelles*, Bruxelles, 1928).

1) ŒUVRES DE LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES

I. LE SAC (n° 4 Grand-Place)

Sculpteurs : Pierre Van Dievoet et Laurent Merkaert.

La partie inférieure du Sac, avec l'enseigne sculptée (1644) ne fut pas démolie lors du bombardement et c'est à partir du troisième étage que débute la reconstruction par l'architecte

Pastorana en 1697. C'est donc à partir de cet étage que commencent les sculptures de Pierre Van Dievoet et Laurent Merkaert. A savoir : un gâble très orné, des torchères et des vases aux angles, au sommet un globe sur lequel est placé un compas et sur le plein cintre des fenêtres, de lourdes guirlandes de fleurs et de fruits et une coquille, la frise du troisième étage est composée de cartouches dont trois rehaussées de têtes d'anges. Il s'agit d'un gâble typiquement bruxellois. Notons que cette maison fut restaurée en 1912 par l'architecte Jean Seghers et que les cariatides actuelles sont l'œuvre du sculpteur Edouard Marchant (1852). (Voir Des Marez, op. cit. I, p. 65 à 68).

II. L'ARBRE D'OR, OU MAISON DES BRASSEURS

(n° 10 Grand-Place)

Sculpteurs : Pierre Van Dievoet et Marc De Vos.

C'est lors de la construction de cette demeure que l'architecte De Bruyn prononça la phrase célèbre : "Vous avez eu la conscience de travailler pour l'éternité!". Nous pensons à la suite de Des Marez que Pierre Van Dievoet sculpta pour cette façade les chapiteaux et les décorations ornant le fût des colonnes corinthiennes, les deux lions couchés au pied d'un cartouche, ainsi que les volutes et les dauphins du fronton. Marc De Vos exécuta les bas-reliefs représentant les Vendanges, la cueillette du Houblon et le transport de la bière. (Voir Des Marez, op. cit. I, p. 80 à 82).

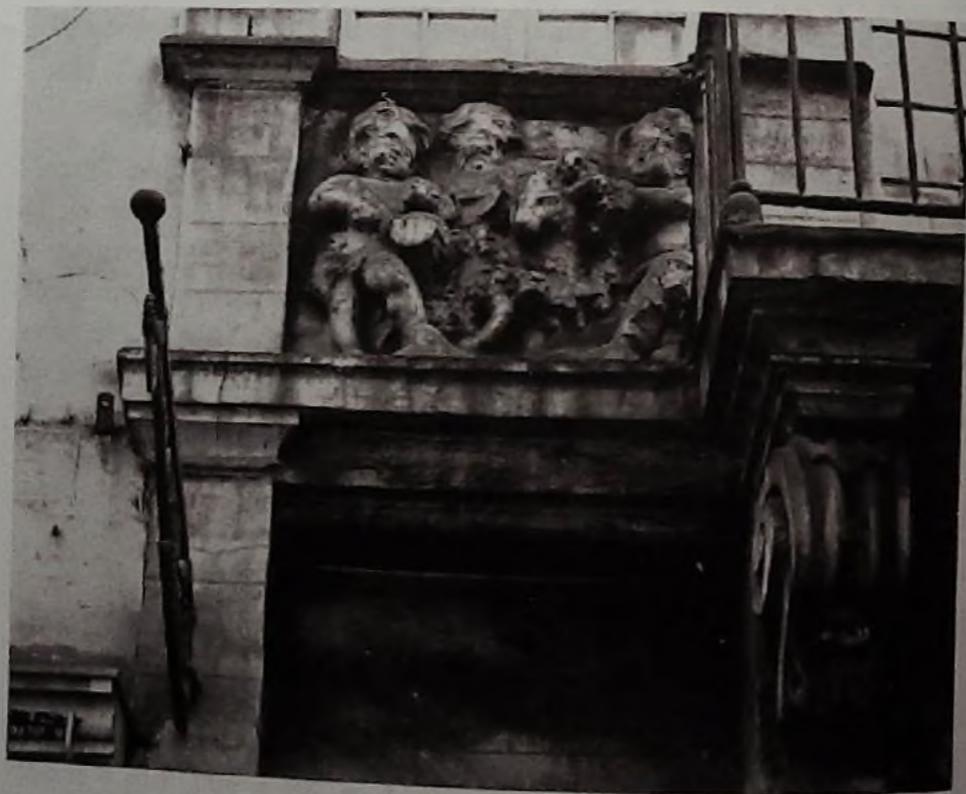
III. LA MAISON DES TAILLEURS

(n° 24-25 Grand-Place)

Pierre Van Dievoet y exécuta originellement toutes les sculptures (1698) (Des Marez, op. cit. I, p. 89 à 90). On y remarque par Pierre Van Dievoet, la statue de Saint Hommebon de Crémone (Sanctus Homobonus) bénissant les passants de la Grand-Place. (Il ne s'agit pas de Saint Boniface comme l'a cru Des Marez ! Cette statue est identifiée comme étant bien saint

Hommebon et non pas saint Boniface dans le dossier iconographique la concernant classé à l'Institut Royal du Patrimoine Artistique. Voir photothèque du patrimoine artistique à la fiche Pierre Van Dievoet). Cette statue de St. Hommebon est la seule œuvre monumentale de Pierre Van Dievoet qui ait été identifiée à Bruxelles. Signalons que l'actuel buste de sainte Barbe au-dessus de la porte d'entrée est l'œuvre de Godefroid Van den Kerckhove (1872).

Pierre Van Dievoet exécuta également pour la corporation des tailleurs, des "keerse" c'est-à-dire de ces enseignes richement sculptées qui étaient portées par les suppôts des corporations lors des processions.



Par Pierre Van Dievoet (1696), bas-relief de gauche de la maison du Marché aux Herbes dite l'Agneau Blanc. Trois putti jouent avec un agneau. Le putto de gauche joue du tambour, celui de droite entoure la tête de l'agneau d'une guirlande. (Copyright A.C.L. Bruxelles).

IV. LE HEAUME (n° 34 Grand-Place)

Architecte : Pierre Van Dievoet.

Guillaume Des Marez, pense que le sculpteur Pierre Van Dievoet est l'architecte qui dressa les plans de cette maison qui ne manque pas d'élégance. (I, p. 92).

2) ŒUVRES DU MARCHÉ AUX HERBES L'AGNEAU BLANC (n° 42 Marché aux Herbes)

Jean De Broe, marchand de draps, conseiller et receveur de la ville de Bruxelles fit édifier cette maison en 1696. (voir, "généalogie de Brou(x)", dans *l'Intermédiaire des généalogistes*, n° 122, 1966, p. 88, et *Annuaire de la Noblesse Belge*, 1875, p. 70).



Par Pierre Van Dievoet (1696) bas-relief de l'Agneau Blanc, Marché aux Herbes. Bas-relief du milieu sous le balcon. Le petit Jésus et le petit Saint Jean-Baptiste jouent avec un agneau. Une partie de cette sculpture a malheureusement été détériorée par un acte de vandalisme : la partie inférieure du bas-relief a été sciée afin d'y placer un panneau publicitaire. Au-dessus du bas-relief sous le balcon, un aigle tenant dans son bec une couronne et dans ses serres un globe, sculpté sur un fond de nuages. (Copyright A.C.L. Bruxelles)

Il choisit, comme le dit Des Marez, pour l'exécution des bas-reliefs " un sculpteur renommé de l'époque, Pierre Van Dievoet ". Selon contrat passé le 25 juin 1696, " Pierre Van Dievoet, sculpteur, fera sur la façade de la maison dénommée l'Agneau Blanc deux bas-reliefs avec des enfants et un petit agneau au-dessus de la porte avec le petit Jésus et le petit saint Jean. Item, sur la pierre dessous le balcon, il sculptera selon son goût toute sculpture qu'il jugera bon. Item, en haut il fera quelque festons dans la frise, avec deux cartouches.



*Par Pierre Van Dievoet (1696), bas-relief de droite à l'Agneau Blanc.
Quatre puits jouant avec un agneau. Le puitto de droite souffle
dans une trompette, celui du centre frappe au tambourin,
ceux de gauche caressent l'agneau et l'entourent d'une guirlande.
(Copyright A.C.L. Bruxelles).*

Pour cela il recevra 80 florins et une culotte de velours ". Mais laissons parler Des Marez : " Les bas-reliefs, gracieux et animés, y sont toujours, et au-dessus de la porte Jésus et Jean-Baptiste jouent avec le petit agneau blanc. Sous le balcon, conformément à la convention de 1696, qui stipulait qu'en cet endroit le sculpteur Van Dievoet devait imaginer un motif suivant son inspiration, on voit un aigle volant sur un fond sillonné de nuages, tenant d'une patte une couronne, de l'autre un cartel. Tout en haut, une belle frise sépare les étages; on y voit des rinceaux et des flambeaux entrecroisés et renversés. Les godrons des volutes du gâble se terminent par une patte vigoureusement taillée. " (p. 113)

Remarquons que ces bas-reliefs sont dans la tradition de François du Quesnoy et qu'ils rappellent par exemple son célèbre relief " enfants jouant avec une chèvre " ou un dessin sur le même sujet conservé à Vienne (Albertina, Graphische Sammlung, inv. n° 8446). Il s'agit d'une composition dont le thème se retrouve dans l'œuvre d'un Pierre Brébiette d'un Nicolas Poussin ou dans les sculptures de François du Quesnoy, Lucas Faydherbe, Marc de Vos et Pierre van Dievoet.

Cette maison l'Agneau Blanc était située non loin de la propre habitation du sculpteur Pierre van Dievoet qui demeurait également au Marché aux Herbes dans la belle maison appelée l'Aiguillère d'Or, située en face de la grande boucherie. Un très intéressant acte notarié dressé à l'occasion du décès de l'épouse du sculpteur en 1719, fait revivre le décor familial dans lequel vécut l'artiste. On y voit décrit un de ces intérieurs qui nous ont été rendus familiers par les peintres flamands de son époque : scriban orné d'écaillés, chaises en cuir d'Espagne, tasses en fine porcelaine, un paravent peint de six panneaux, sans oublier le pot à thé et le pot à chocolat en cuivre. Cet inventaire donne le nombre des tableaux dont étaient ornés les murs des diverses pièces de l'Aiguillère d'Or et qui s'élevait à soixante cinq, parmi lesquels le portrait de Charles II roi d'Espagne de pieuse mémoire, un tableau représentant Notre

Seigneur au Jardin et qui avait été offert à Pierre van Dievoet par son beau-père le peintre Jean Charles de Witte qui en était l'auteur, ainsi qu'un grand paysage peint par feu le Sieur de Vadder. (Archives Générales du Royaume, notaire Parys, acte du 10 février 1719, protocole n° 464).

A Bruxelles, Pierre van Dievoet avait gardé des contacts avec son frère et ses neveux de Paris, les fameux orfèvres van Dievoet dits van Dive, comme on peut le voir dans l'article que nous leur avons consacré (*Une famille d'orfèvres et consuls de Paris d'origine bruxelloise : les van Dievoet dits van Dive*, Bruxelles, 1976). Toute une série d'actes des notaires Van den Eede, Pilloy et Parys mettent bien en lumière ses contacts d'affaires avec son frère à Paris. Ces actes s'échelonnent de 1709 à 1727. Après sa mort deux actes de 1731 et 1738, signés cette fois-ci par ses frères Jean-Baptiste et Nicolas van Dievoet et leurs enfants continuent ces contacts avec les Van Dive. Ces actes concernent des rentes que le sculpteur Pierre van Dievoet possédait sur les aides et gabelles et cinq grosses fermes de France. L'acte le plus intéressant est celui du 4 mai 1709 passé à Bruxelles par devant le notaire François van den Eede. Cet acte nous apprend en effet que le maréchal de Villeroy, le destructeur de Bruxelles, devait au sculpteur Pierre van Dievoet, une somme de 293 livres et 15 sols selon billet du 7 juin 1705 dûment contrôlé à Paris le 7 décembre 1707, avec les intérêts de ladite somme et les dépens faits pour en avoir le paiement selon une sentence rendue au Présidial du Châtelet de Paris le 21 janvier 1709. (Pierre van Dievoet est cité dans cet acte comme marchand de galons d'or et d'argent car par son mariage avec Dorothée de Witte veuve de Jacques van der Borcht il participait à l'exploitation de la manufacture de galons et fils d'or et d'argent des Van der Borcht). Un examen des archives du châtelet de Paris qui condamna le maréchal de Villeroy à payer cette somme au sculpteur Pierre van Dievoet pourrait nous apprendre à quoi elle correspondait. Cet acte est bien curieux car il met en relation le destructeur de Bruxelles et un de ses reconstruteurs !

La plupart des œuvres bruxelloises de Pierre van Dievoet se situent de 1696 à 1698, il s'agit là de ses œuvres principales que la postérité a reconnues. Il existe certainement bon nombre d'œuvres de ce sculpteur dans les églises où sur les façades bruxelloises dont il est l'auteur mais qui n'ont pas encore pu lui être attribuées.

C'est dans la période où se situe ses œuvres les plus importantes qu'il épousa le 19 juin 1697 en l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, une patricienne bruxelloise issue du noble lignage de Sweerts, Dorothée de Witte qui était depuis un an la belle-mère de son frère cadet Jean-Baptiste van Dievoet. Dorothée de Witte était veuve de Jacques van der Borcht dont elle avait eu seize enfants parmi lesquels Anne van der Borcht épouse de Jean-Baptiste van Dievoet et Jean-Charles van der Borcht conseiller et maître général des monnaies. Les Van der Borcht exploitaient une manufacture de fils d'or et d'argent dont le graveur Harrewijn a transmis l'image jusqu'à nous.

Le sculpteur Pierre van Dievoet et son épouse avaient passé leurs conventions matrimoniales par devant le notaire maître Henri de Prenne (A.G.R., N.G.B., prot. 2585) le 19 juin 1697.

Il y est qualifié de " maître sculpteur " (zyn personnellycken gecompareert Sr. Peeter Van Dievoet, ingesetene borger der voorg. stadt ende meester beltdsnyder van sijnen style toecomenden bruydegom...) Pierre van Dievoet s'était donc marié à l'âge de 36 ans. Continuant sa carrière de sculpteur il fut appelé en 1703, à l'âge de quarante deux ans, à diriger sa corporation et fut nommé doyen des Quatre-Couronnés.

Par la suite, jugeant le temps venu de disposer de leurs biens, le sculpteur Pierre van Dievoet et son épouse Dorothée de Witte passèrent par devant le notaire Van den Eede (n° 1159) un contrat mutuel en forme de donation *inter vivos* et de testament en date du 17 juillet 1709.

Nous y apprenons qu'il existait un portrait du sculpteur et de son épouse (item de twee pourtraitten d'eene van hem

eerste comparant (Pierre van Dievoet) ende d'ander van syne voors huysvrouwe (Dorothee de Witte). Nous ignorons ce que sont devenus ces portraits.



Portrait par Trigaux (1761) d'un neveu du sculpteur Pierre van Dievoet : Jean-Baptiste van Dievoet (1704-1776), maître des pauvres à la Suprême Charité de la paroisse de Saint-Nicolas, fils de Jean-Baptiste v. D. et d'Anne van der Borcht et époux d'Elisabeth van der Meulen. (Bruxelles; collection particulière).

Cet acte mentionne notamment les livres, dessins et outils servant à l'exercice de l'art de sculpture :

“ ...alle syne (de Pierre van Dievoet) cleederen, lynwaert, diamantrink, handecacher, hoecken, teekeningen ende gereetschappen raeckende d'exercitie van het beltsnyders cunst ”.

Peut-être a-t-il abandonné vers l'année de ce testament l'exercice de la sculpture car à partir de 1709 les actes le mentionnent comme marchand de galons d'or et d'argent ou simplement marchand. Nous savons ainsi qu'il participa activement à l'exploitation de la manufacture et du négoce de fils d'or et d'argent de feu Jacques van der Borcht premier mari de Dorothee de Witte et qui passera ensuite entre les mains de leur fils et beau-fils Jean-Charles van der Borcht conseiller et maître général des monnaies.

Le sculpteur Pierre van Dievoet continua sa carrière de notable en exerçant des fonctions publiques. De 1713 à 1723, soit de cinquante-deux à soixante-deux ans, c'est-à-dire pendant une décennie, il fut octovir du tribunal de la draperie nommé Lakengulde, antique institution bruxelloise qui jouissait d'un immense prestige. Il devint ainsi un “ frère de la gilde ”.

A la fin de ce mandat, de 1723 à 1724, soit de soixante-deux à soixante-trois ans, il fit partie du magistrat en devenant conseiller de la ville de Bruxelles. Il quitta à partir de cette année la vie publique. Homme pieux, il avait été jusqu'à la fin de sa vie “ maistre d'église ”, c'est-à-dire marguillier de Sainte-Gudule. Il décéda à Bruxelles le 2 mars 1729. Il était âgé de soixante-huit ans.

Six mois après sa mort, le nom du sculpteur Pierre van Dievoet fut mêlé à un incident qui irrita profondément sa famille. Le 4 septembre 1729, le marchand de draps Bernard de Vel, époux de la veuve de Joseph van der Borcht, avait déclaré publiquement, n epleinc Grand-Place de Bruxelles au milieu des œuvres du défunt, à Jean-Baptiste van Dievoet le Jeune, neveu du sculpteur, que ce dernier “ avait proféré des milliers de faux serments ”. Jean-Baptiste, âgé alors de 25 ans,

il était né le 30 mai 1704, vint rapporter ces propos à son père Jean-Baptiste, époux d'Anne van der Borch. Celui-ci furieux se rendit avec son frère Nicolas chez le notaire Michel Parys le 10 septembre 1729 et lui demanda d'aller protester auprès de Bernard de Vel et de lui demander s'il maintenait ses de tels propos injurieux.

accomplit sa mission et Bernard de Vel lui répondit qu'il donnera réponse par écrit. Le 15 septembre 1729, le notaire se rendit à nouveau auprès de De Vel pour savoir s'il avait réponse écrite; il n'en avait point, mais prétendit n'avoir jamais tenu de tel propos injurieux.

L'incident fut clos, la mémoire du sculpteur Pierre van Dievoet était sauve.

IIIème partie :

SA FAMILLE

Un Gilles VAN DIEVOET épousa le 11 novembre 1597 en l'église de la Chapelle à Bruxelles une Jeanne VAN DEN STEEN, mais la destruction des archives de notre ville lors du bombardement d'août 1695 nous a empêché jusqu'à présent de le situer par rapport au Gilles qui suit sub I.

1) Sieur Gilles VAN DIEVOET, décédé avant 1675, bourgeois de la ville de Bruxelles, épousa en premières noces Damoiselle Catherine SLACHMEULDER et en secondes noces en l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles, le 31 juillet 1660, Damoiselle Gertrude ZEEVAERT, décédée à Bruxelles le 22 juillet 1705 et enterrée le 24 dito dans l'église de la Madeleine (service à seize prêtres).

Il eut du premier mariage deux enfants nés à Bruxelles :

1) Anne-Marie van Dievoet qui épousa le Sieur GODO, dont Catherine Godo et Jeanne Godo.

2) Philippe van Dievoet dit Vandive, baptisé à Sainte-Gudule le 9 janvier 1654, orfèvre à Paris, bourgeois de Paris, conseiller du roi, syndic général des rentes de l'Hôtel de Ville de Paris et Consul de

ladite ville. Il mourut à Paris le 1er février 1738. Il avait épousé Anne Martineau et fut père de Balthazar-Philippe Vandive également orfèvre et consul de Paris. Son nom fut changé en Vandive par le Dauphin (Voir à leur sujet : Henry Nocq, *Le poinçon de Paris*).

Gilles van Dievoet eut de son second mariage avec Gertrude ZEEVAERT, trois enfants nés à Bruxelles :

3) Pierre VAN DIEVOET, bourgeois de la ville de Bruxelles, célèbre sculpteur bruxellois, sculpteur à la Cour d'Angleterre, disciple de Grinling Gibbons, revint à Bruxelles lors de la Révolution de 1688. Doyen des Quatre-Couronnés à Bruxelles en 1703, négociant et fabricant de galons d'or et d'argent (ayant continué l'exploitation de la Manufacture des Van der Borch, où l'on fabriquait du fil d'or et d'argent, du clinquant, des galons etc...), Marguillier de Sainte-Gudule, doyen puis octovir de la Gilde Drapière (1713 à 1723) et conseiller de la Ville de Bruxelles (1723 à 1724). Fut baptisé à Sainte-Gudule le 29 juin 1661, et eut comme parrain l'illustre juriconsulte Pierre Stockmans, conseiller de Brabant, et comme marraine Damoiselle Marie de Smet.

Le sculpteur Pierre van Dievoet épousa en l'église Saint-Jacques-sur-Caudenberg à Bruxelles, le 19 juin 1697, Dorothee DE WITTE, fille de Jean-Charles de Witte et de Dorothee Buys issue du lignage SWEERTS, petite fille de maître Job de Witte notaire et receveur de la fondation de la Couronne d'Epine et d'Elisabeth Robijns, arrière-petite-fille d'Antoine de Witte, brasseur à Berchem-Sainte-Agathe, décédé en 1632 et de Madeleine de Vleeschoudere, arrière-arrière-petite-fille d'Antoine de Witte décédée en 1611 et de Jeanne Heuens. Les de Witte sont originaires de Strijtem en Brabant.

Pierre van Dievoet mourut à Bruxelles en son domicile, la maison du Marché aux Herbes appelée « l'Aisguière d'Or », le 2 mars 1729. Il n'eut point d'enfants.

4) Jean-Baptiste van Dievoet, qui suit sub II (son testament : N.G.B. n° 1164 du 22 juin 1746 notaire Henri Haberman/son codicille : notaire Haberman acte 74 du 4 déc. 1742 n° 3160. Autre codicille, ibid. 11 juin 1748. L'inventaire de ses biens not. Jacques de Heuck n° 6918, acte du 21 avril 1751 et n° 6918 du 20 juillet 1751).

5) Nicolas van Dievoet, bourgeois de la ville de Bruxelles, négociant en vins, doyen de la corporation des marchands de vin, Nation Saint-Jacques, en 1711, fut baptisé à Sainte-Gudule le 7 mai 1669 (ss. Nicolas

van der Borch et Godelieve Zeevaert), épouse à Sainte-Gudule, à Bruxelles, le 25 avril 1700, (tt. Pierre van Dievoet et Henri de Nayer), Anne DE SMET de la paroisse Sainte-Gudule, fille de Charles de Smet et de Catherine Aertssens la fille de Sieur Léonard Aertssens et de Damoiselle Marie Mertens (cfr. N.G.B. notaire Henri Catoir, n° 9915, acte 88, 19 et 22 octobre 1740). Ils eurent Jean-Baptiste van Dievoet — fils — Nicolas; Henry van Dievoet et Anne-Marie van Dievoet qui épousa Sieur Maximilien Clément. (Inventaire des biens de Nicolas van Dievoet : A.G.R. notaire Rasch n° 3399, acte 8).

II) Jean-Baptiste VAN DIEVOET, fils de Gilles et de Gertrude Zeevaert, bourgeois de la ville de Bruxelles, et négociant en vins. Il naquit à Bruxelles, reçut le patème à Sainte-Gudule le 6 mars 1663 (ss. Jean Zeevaert et Marie van der Vinnen) et mourut dans sa ville natale le 4 avril 1751 au Marché au Fromage dans la grande et belle demeure appelée « Den Draeck » (Le Dragon) qu'il y avait fait édifier en 1709. Les funérailles avec service à seize prêtres, eurent lieu en l'église des Récollets, où il fut enterré dans la tombe familiale située devant l'autel de Saint-François. Il avait épousé à Bruxelles à Saint-Jacques-sur-Caudenberg, le 7 juin 1696, Anne VAN DER BORCHT fille de Jacques et de Dorothée de Witte (épouse en secondes nocces du sculpteur Pierre van Dievoet), petite fille de François van der Borch et de Petronille Paridaens, arrière-petite-fille de Laurent van der Borch et de Marie Orlux, arrière-arrière-petite-fille de Gilles van der Borch demeurant à Schaarbeek et de Barbara Bovens. Anne van der Borch par sa mère Dorothée de Witte épouse en secondes nocces du sculpteur Pierre van Dievoet frère de Jean-Baptiste, est issue du lignage patricien des Sweerts. Anne van der Borch est la sœur de Jean-Charles van der Borch, conseiller et maître général des monnaies de Sa Majesté Impériale et Catholique.

Anne van der Borch mourut le 26 septembre 1708 et fut enterrée dans le caveau dans l'église des Récollets. Jean-Baptiste van Dievoet épousa en secondes nocces à Sainte-Gudule, le 16 novembre 1709 (tt. N. van Dievoet et N. van Volxem) Suzanne VAN DER BIER-STRAETE dont il n'eut point d'enfants, veuve de Jean-Baptiste Segers, décédée le 16 décembre 1732.

Jean-Baptiste van Dievoet et Anne van der Borch procréèrent neuf enfants, tous nés à Bruxelles et baptisés à Sainte-Gudule; parmi lesquels Jean-Baptiste van Dievoet époux d'Elisabeth van der Meulen (dont nous descendons), Pierre van Dievoet, vice-pléban et secrétaire du

chapitre d'Anderlecht et Pierre Jacques Joseph van Dievoet, chanoine audit chapitre (leur tombe est toujours visible en la collégiale Saint-Pierre et est signalée par J. de Borchgrave d'Altena, *Notes pour servir à l'inventaire des œuvres d'art du Brabant*, Brux. 1947, p. 9).

Pour plus d'amples détails généalogiques, voir note *Généalogie de la famille van Dievoet de Bruxelles dite Vandive à Paris*, dont un exemplaire a été déposé à la bibliothèque du Service de Centralisation des Etudes Généalogiques et Démographiques de Belgique (S.C.G.D.). Voir également opus cité de P.E. Claessens et Julien Cuypers.

La descendance de Jean-Baptiste van Dievoet, frère du sculpteur, jusqu'à l'auteur d'uprésent travail, a été publiée en 1969 dans le n° 40 de la revue *Les lignages de Bruxelles*.

Nous donnons ici la tombe des familles van der Borch et van Dievoet. Cette tombe était située dans l'église des Récollets van der Borch, épousa en secondes nocces le sculpteur Pierre van Dievoet. Cette tombe était située dans l'église des Récollets en face de l'autel de Saint-François. (Bibliothèque Royale de Belgique, ms. G. 1613).

D.O.M.
MONUMENTUM
JACOBI VAN DER BORCHT
ET
DOROTHEAE DE WITTE
SVAE VXORIS
NEC NON
JOANNIS BAPTISTAE
VAN DIEVOET
ET
ANNAE VAN DER BORCHT
CONJUGUM
AC POSTERORUM
R.I.P.

Les armoiries du sculpteur Pierre van Dievoet nous ont également été conservées, elles figurent à la Bibliothèque Royale, dans l'Armorial de la Gilde Drapière (ms. G. 123).



(Photographie Léon van Dievoet, 1966).
 Tombe toujours visible en la collégiale St-Pierre à Anderlecht, où reposent
 Pierre van Dievoet (1697-1740) secrétaire du chapitre d'Anderlecht, filleul
 et neveu du sculpteur, ainsi que Pierre-Jacques-Joseph van Dievoet
 (1706-1764), chanoine audit chapitre, neveu du sculpteur
 et frère du précédent.
 (Cette tombe est signalée par Joseph de Borchgrave d'Altena,
 Notes pour servir à l'inventaire des œuvres d'art du Brabant,
 Bruxelles, 1947, p. 9).

IVème partie :

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES OU ARTICLES MENTIONNANT LE SCULPTEUR PIERRE VAN DIEVOET

Le numéro des pages indique l'endroit où est cité le nom de Pierre van Dievoet.

BAERT (Philippe), *Mémoires sur les sculpteurs et architectes des Pays-Bas*, (publié par Mr. le baron de Reiffenberg), Bruxelles, 1848, p. 117.

BENEZIT (Emmanuel), *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, 1955, vol. 3, p. 268 et ibid. Paris, 1956, vol. 4, p. 238.

BRUNARD (Andrée), « La Grand-Place Joyau de la Capitale », dans *les Belles heures de Bruxelles*, Paris-Bruxelles, 1952, p. 170.

CLAESSENS (Paul Eugène) et CUYPERS (Julien), « Quand Bruxelles ravagée renaît plus belle sous les ailes de l'archange : le sculpteur Pierre van Dievoet, son œuvre et sa famille », dans *l'Intermédiaire des généalogistes*, n° 121, Bruxelles, 1966, pp. 39 à 41.

CUST (Sir Lionel Henri), « article sur Grinling Gibbons où est cité Pierre van Dievoet », dans *the Dictionary of National Biography*, Londres, 1949-56, vol. VII, p. 1140.

DES MAREZ (Guillaume), *Guide illustré de Bruxelles*, Bruxelles, 1928, tome I, pp. 65, 81, 82, 89, 90, 92, 112 et tome II, p. 182.

DES MAREZ (Guillaume), « Les transformations de la ville de Bruxelles au XVIIe siècle et les métiers de la construction », dans *Etudes inédites*, Bruxelles, 1936, p. 135.

D'HONDT (Pieter), *L'académie royale, notice historique*, Bruxelles, s.d., p. 21.

DIEVOET (Alain van), « Les Vandive, consuls de Paris », dans *l'Intermédiaire des généalogistes*, n° 180, Bruxelles, 1975, pp. 452 à 453.

DIEVOET (Alain van), *Une famille d'orfèvres et consuls de Paris d'origine bruxelloise : les van Dievoet dite van Divo*, Bruxelles, 1976, passim. (xérocopié).

DIEVOET (Alain van), « question sur le sculpteur Pierre van Dievoet », dans, *l'Intermédiaire des généalogistes*, n° 147, Bruxelles, 1970, p. 185.

GREEN (David), *Grinling Gibbons his work as carver and statuary 1648-1721*. Londres, 1964, pp. 56 et 194.

GUNNIS (Rupert), *Dictionary of British Sculptors 1660-1851*, Londres, 1953, pp. 130, 169, 406.

HENNE (Alexandre) et WAUTERS (Alphonse), *Histoire de la ville de Bruxelles*. Bruxelles, 1845, vol. II, p. 556.

MARCHAL (chevalier Edmond), *Mémoire sur la Sculpture aux Pays-Bas pendant les XVIIème et XVIIIème siècles*, Bruxelles, 1877, pp. 3, 12, 82 et 190, ainsi que, *La sculpture et les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie belges*, Bruxelles, 1895, pp. 468, 583, 743.

MARTENS (Mina), *Index général* (à l'histoire de la ville de Bruxelles par Alexandre Henne et Alphonse Wauters), Bruxelles, 1972, *sub verbo* « Dievoet, van ».

MANTEUFFEL (Dr. Kurt Zoëge von), « Dievoet (Dievot), van Bildhauer in Brüssel », dans, *Allgemeines Lexicon des Bildenden Künstler von der antike bis zur gegenwart begründet von Ulrich THIEME und Felix BECKER*, Leipzig, 1913, vol. IX, p. 279.

MARTINY (Victor-Gaston), « Le décor architectural de la Grand-Place », dans, *la Grand-Place de Bruxelles*, ouvrage réalisé sous la direction de Marc VOKAER, Bruxelles-Liège, 1966, p. 122.

NAGLER (Dr. Georg Kaspar), *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*, Munich, 1836, vol. III, p. 404.

PARYS (Henry-Charles van), « Van Dievoet : réponse », dans, *l'Intermédiaire des généalogistes*, n° 148, Bruxelles, 1970, p. 254.

PINCHART (Alexandre), *Archives des arts, sciences et lettres, documents inédits*, Gand, 1860, vol. I, p. 40.

REIFFENBERG (baron Frédéric de), voir à BAERT (Philippe).

STAPPAERTS (Félix), « Pierre van Dievoet », dans, *Biographie Nationale publiée par l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, Bruxelles, 1878, vol. VI, colonne 74. Ibidem, Bruxelles, 1936-1938, vol. XXVI, colonne 385.

TIPPING (H. Avray), *Grinling Gibbons and the Wood-work of his age (1648-1720)*, Londres, 1914, pp. 95, 125, 251.

VANHAMME (Marcel), *Bruxelles. Promenades dans le Passé*, Bruxelles, 1949, pp. 76 et 84.

VERNIERS (Louis), *Un millénaire d'histoire de Bruxelles depuis les origines jusqu'en 1830*, Bruxelles, 1965, pp. 364, 366, 644.

VERTUE (George), *Note Books*, éd. Walpole Society, Oxford, 1930-47, vol. I, pp. 61, 82, 106; vol. IV, p. 50.

VERTUE (George) et WALPOLE (Horace), *Anecdotes of painting in England*, Londres, 1765, vol. III, p. 91.

WALPOLE (Horace), voir à VERTUE (George).

WAUTERS (Alphonse), *Liste des doyens des corps de métier de Bruxelles 1696-1795*, Bruxelles, 1888, p. 55. Voir également à HENNE (Alexandre).

WHINNEY (Margaret), *Sculpture in Britain, 1530 to 1830*, Londres, 1964, p. 55.

WURZBACH (Dr. Alfred von), *Niederländischer Künstler-Lexicon*, Vienne et Leipzig, 1906, vol. I, p. 407.

Sans nom d'auteur :

« La généalogie et l'héraldique au service de l'histoire de l'art », (nom du sculpteur Pierre van Dievoet dans une liste d'artistes.), dans, *l'Intermédiaire des généalogistes*, n° 137, Bruxelles, 1968.

« Généalogie de Brou(x) », dans, *l'Intermédiaire des généalogistes*, n° 122, Bruxelles, 1966, p. 88.

La Grand'Place de Bruxelles, illustrations de Van Gucht, Bruxelles, galerie Ex-Libris, sans date, n° 10.

